



37^e ANNÉE

N° 1.

1^{er} JANVIER 1894

AVIS. — Nous prévenons les personnes qui nous ont adressé leur souscription pour la venue du médium *Eusapia Paladino*, que nous tenons à leur disposition la somme envoyée.

Si elles désirent en faire l'emploi, soit pour l'abonnement 1894, soit pour achat de librairie, ou toute autre chose, nous sommes à leur disposition.

Au nom des membres de notre *Société de librairie Spirite*, les administrateurs adressent des vœux de nouvel an aux lecteurs de la *Revue*, à leurs correspondants, à tous les directeurs de journaux partisans de la cause; ils font des vœux pour leurs adversaires et désirent la réussite de leurs projets, s'ils ont pour unique but de vulgariser la vérité avec intelligence et savoir, selon les données du simple bon sens et de la justice.

AVANTAGES PRATIQUES DU SPIRITISME

(*Suite*).

(Voir le n° de décembre 1893.)

Ainsi que nous venons de le voir, la théorie de la préexistence et des réincarnations explique d'une manière satisfaisante ce qu'on a nommé ténébreusement le péché originel. La lumière du spiritisme est venue éclairer le mystère : la terre n'est pas dans la catégorie des grands mondes, elle a beaucoup à faire pour s'élever au progrès et à l'harmonie. Son séjour ne saurait donc être une récompense, elle est la suite régulière des épreuves pour les âmes faibles encore quoique ascensionnelles ; quant à celles qui y descendent pour expiation temporaire, elle est plus qu'une épreuve elle est un redressement par le labeur et la souffrance.

Mais aussi bien pour les uns que pour autres, on peut dire qu'elles n'y viennent qu'avec un péché d'origine, péché d'imperfection au regard de la première catégorie, péché réel au regard de la science.

Il n'y a d'exceptés que les missionnaires supérieurs incarnés ici-bas par leurs propres volontés qui sont les immaculés et ne provoquent point le péché d'origine. Nous avons reçu, à cet égard, diverses communications des esprits, mais nous n'en parlerons pas aujourd'hui, car il nous reste beaucoup à apprendre et à nos lecteurs d'être peu à peu conduits à ces hautes vérités.

Disons seulement que les missionnaires dont nous parlons, viennent des mondes plus ou moins supérieurs et parfaits, suivant la nature et l'élévation des fonctions qu'ils ont à remplir sur cette planète. Ils viennent tous aux moments solennels de la révélation progressive et continue de la vérité à l'humanité, et nous avons exprimé que nous sommes à une de ces époques.

Nous allons détruire ici les objections que l'on fait au système spirite des réincarnations, au point de vue pratique ; nous n'examinerons que dans quelque temps la question au point de vue théologique et philosophique à la fois.

Ces objections sont diverses, et nous commencerons par les énoncer pour les réfuter ensuite une à une.

1^o Cette doctrine, dit-on, est funeste au point de vue moral ; laissons à l'homme l'espérance d'autres épreuves, elle n'est pas un stimulant assez puissant et assez actuel de l'abandon du vice et de la pratique de la vertu.

2^o Cette doctrine tend à diminuer l'excellence de la charité, à nous endurcir sur les malheurs de nos semblables ; puisqu'on nous les représente comme mérités, comme des conséquences de la justice de Dieu, qu'avons-nous à faire, sinon à ne pas nous y opposer et à leur laisser libre carrière ?

3^o Cette doctrine, qui a prévalu dans l'Inde, est la cause la plus directe de l'immobilité de ce pays et du maintien des castes.

4^o Cette doctrine pèche au point de vue pratique puisqu'il y a absence complète de souvenir ; ainsi ceux qui expient ne savent pas le pourquoi de leurs souffrances, de même que ceux qui traversent des épreuves parfois délicates et pénibles n'en comprennent pas la nécessité, ce qui est inacceptable en vraie morale.

Comme ces objections pourraient paraître spécieuses aux hommes non studieux et irréfléchis, notre devoir est d'en établir le néant.

Quant à la première, elle a été adoptée par de grands esprits qui l'ont jugée nécessaire dans les temps du moins où ils écrivaient, notamment par saint Jérôme qui avoue, dans un de ses écrits, que la doctrine de l'enfer absolu n'est qu'une affaire de politique, un dogme de police et de discipline, afin d'effrayer les pécheurs. Citons textuellement : *Quæ omnia*

replicant asseverare cupientes post cruciatus atque tormenta futura refrigeria Quæ nunc abscondenda sunt his quibus timor utilis est ; est diu supplicia reformidant penare desistant.

Tels sont les motifs sur lesquels s'appuient ceux qui veulent faire entendre qu'après les supplices et les tourments, il y aura le pardon et le repos. C'est ce qu'il faut cacher maintenant à ceux à qui la crainte est utile, afin que redoutant les supplices, ils s'abstiennent de pécher, (*Commentarius Jeaiam cop. ultim ad fium.*) Et saint Jérôme avoue encore dans le même épanchement qu'il partage cette opinion et avoue que Dieu se laissera fléchir et usera de clémence à leur égard » *Moderatam arbitramur et mixtam clementiæ sententiam judicis.* (*Loc. cit.*)

Voilà l'unique raison du maintien jusqu'à ce jour du dogme de l'éternité absolue des peines et de la prescription du dogme véridique de la préexistence et de l'incarnation. Nous révélons le vrai secret de la chose, et nous le faisons sans remords aucun et sans hésitation, parce que les temps sont venus, et que les progrès du spiritisme nous autorisent suffisamment à le faire.

Prouvons encore que le dernier et malencontreux défenseur des idées surannées de la damnation, M. Henri Martin, auteur d'un livre sur la vie future, se sert absolument des mêmes arguments sur l'efficacité de menaces pareilles.

« En lui faisant espérer de nouvelles vies où il y aura encore place au repentir, cette doctrine ôte à chaque âme un frein puissant pour la retenir sur la pente du mal et pour l'en retirer quand elle y est tombée ; en faisant croire que toute âme pourra toujours se sauver, cette même doctrine diminuera le zèle pour le salut des âmes. »

On voit donc bien que le plus concluant des raisonnements de cet auteur est encore tiré de la politique et de l'utilité du maintien de la croyance à l'enfer.

Eh bien ! nous nous chargeons de faire toucher du doigt, pour quelles raisons l'utilité de cette doctrine cesse, pourquoi elle a dû être maintenue dans le passé, pourquoi elle doit disparaître de la théologie de l'avenir.

Il est utile, répétons-le, à notre époque solennelle où une transformation se prépare pour l'humanité, que la loi entière et vraie de la destinée soit connue pour remplacer les fables enfantines de l'enfer absolu, et d'un paradis oisifs et immobile.

Nous allons le prouver clairement par deux considérations l'une touchant à l'ordre matériel, l'autre à l'ordre spirituel.

Saint Augustin, dans d'admirables passages, a constaté que la révélation de Dieu à l'humanité est continue et progressive : « Comme l'éducation

« d'un seul homme, dit-il, l'éducation divine du genre humain représentée
 « par le peuple de Dieu, a traversé certaines périodes comme autant d'accès,
 « à des âges plus avancés afin que l'humanité s'élevât progressivement des
 « choses temporelles aux choses éternelles et du visible à l'invisible. »
 (Cité de Dieu, livre X^e, chapitre XIV^e.)

Cette idée du grand docteur a été renouvelée de nos jours par Lessing, philosophe allemand qui a écrit un petit traité pour prouver que l'humanité est un être collectif dont Dieu fait l'éducation. Or, poursuivant la comparaison : Lorsque l'homme n'est encore qu'un enfant, il faut que la direction de ses pensées et de ses actions lui soit imposée ; il lui faut des maîtres qui lui dictent non seulement ses devoirs, mais encore qui plient ses volontés à une obéissance à peu près positive : « Vous ferez et croirez ce que nous vous dirons, ou vous serez châtiés », s'écrient-ils. C'est ainsi que durant la période entière de l'enfance, Dieu, substance active et esprit de justice a dû procéder en face d'une humanité commençante. Chez les Hébreux, d'abord, se sont établies des autorités sans contrôle, des lois cérémoniales en grand nombre, comme autant de lisières pour retenir l'enfant au berceau.

La révélation du Christ représente le moment de la seconde enfance ; à l'obéissance positive, nécessaire au jeune âge sous peine de périr, succède bien une obéissance un peu raisonnée. Mais explique-t-on à l'enfant ce que l'on dirait à l'adolescent ? On lui donne bien le motif naïf et grossier des choses, mais s'il veut aller trop loin dans leur pénétration, on l'arrête en lui disant que ce sont des mystères qu'il faut croire et pratiquer quand même on ne les comprend pas. C'est pour l'enfant le temps des professeurs et des maîtres, représentés, pour l'humanité, par les pasteurs investis de l'autorité religieuse. Mais Joël, Habacuc et Jérémie ont prédit que l'inspiration divine arriverait un jour à l'humanité tout entière, que la tutelle du grand enfant cesserait, qu'il serait appelé par lui-même à la connaissance de ses devoirs et de la loi divine, et nous touchons à ces temps annoncés, le spiritisme en est l'aurore. Donc on peut et on doit même révéler à l'adolescent les vérités dignes de sa raison devenue pubère et qui faciliteront sa transformation et son passage à un état ultérieur.

Cette unité d'une révélation plus complète, plus rationnelle et moins enfantine, devient incontestable devant le mouvement spirituel de notre époque, cela était fatal et logique.

Citons ici un philosophe parlant de l'enfer et du paradis chrétiens :
 « Quelque inacceptables que nous paraissent aujourd'hui, dit-il, ces
 « systèmes de l'origine et de la destinée, nous devons croire qu'ils étaient
 « dans la nécessité des temps où ils ont été émis. Sans eux la nouvelle

« religion eût-elle si facilement converti les gentils ? La foi eût-elle été assez
« ardente pour engendrer le même nombre de martyrs ? L'homme n'avait-il
« pas besoin alors d'être dompté par une crainte présente et aiguillonné par
« un espoir prochain ? Ne sont-ce pas ces promesses et ces manœuvres tou-
« jours renouvelées qui ont contribué à donner aux plus fragiles la force
« contre les clous brûlants, contre les dents des bêtes féroces ? n'ont-elles
« pas contribué à mettre enfin la charité dans le cœur même des bourreaux ?
« Que pourrait-on reprocher à la parole divine ? Un mensonge. Ah ! c'était
« une désolante vérité : oui, si le Christ n'était pas venu révéler aux hommes
« la loi de l'amour, l'enfer devenait une réalité pour la terre ; notre séjour,
« inondé de vices et de débauches, serait indéfiniment demeuré dans la
« fange, et tout habitant qui en sortait à la mort ne pouvait revendiquer
« qu'une position inférieure dans la création ; la révélation est successive ;
« elle s'accommode au temps ainsi que saint Augustin l'enseigne. »
Les citations viennent dont nous n'avons donné qu'une suite ; puis l'auteur reprend :

« Ce que je dis est identique à l'époque de la venue du Christ, il était
« temps déjà de délivrer le monde par la charité, mais il fallait encore le
« retenir par la crainte. Si le Christ avait enseigné que chaque globe des
« cieux est le domaine d'une société particulière, et que la société terrestre
« est parmi les inférieures, s'il avait ajouté que la doctrine de l'homme est
« de monter jusqu'à Dieu de progrès en progrès, le Christ n'eût pas été
« scientifiquement et philosophiquement compris. Il n'eût pas été scientifi-
« quement compris, car les hommes faisaient de leur terre immobile le
« centre du mouvement des cieux. Josué dans la Bible ne dit pas : « Terre,
« arrête-toi ! » il adresse cet ordre au soleil. La révélation s'abaisse au
« niveau de la science humaine, sous peine de n'exercer aucune autorité.
« Le Christ n'eût pas été philosophiquement compris car pour saisir dans
« tous ses détails la loi de la destinée, il fallait avoir découvert la perfectibi-
« lité et le progrès, il fallait avoir trouvé le principe de solidarité qui unit
« toute la création au nom de l'esprit de justice. Par la même raison, ne va-
« lait-il pas mieux à cette époque, que Moïse et saint Paul plaçassent le péché
« d'origine dans le monde terrestre ? Et sur la question de l'enfer tel individu
« de ces temps corrompus et grossiers, qu'effrayait l'infini des supplices,
« n'aurait ressenti aucune impression, si l'avenir n'avait pas dû lui ôter tout
« espoir.

« De nos jours, au contraire, cette explication de la destinée n'épouvante
« plus personne, parce que nous savons que la mobilité perpétuelle est
« notre loi, que nous ne pouvons arriver à aucun état absolu, et que l'éter-
« nité de tortures identiques est mathématiquement impossible à l'égard

« de l'homme, et qu'à l'égard de Dieu elle est un blasphème et une impiété,
 « le représentant sous l'idée absurde d'un vengeur sans nécessité et sans
 « but de régénération.

« Dans toute révélation il y a le côté immuable qui vient de Dieu, qui ne
 « change pas, parce que la vérité est éternelle ; mais il y a aussi le côté
 « mobile, qui est la conception appropriée aux besoins du temps, et de plus
 « en plus parfaite, selon la marche du progrès. » (Philosophie de la révé-
 lation, par André Pezzani, 1846, p. 96 et suiv., *Passim*.)

On ne saurait mieux dire, et nous adhérons à ce passage avec toutes les énergies de notre pensée, seulement nous y ajoutons ceci : à savoir que, l'enseignement des Esprits est venu confirmer pleinement cette interprétation, et a fait remarquer que les évangiles, tout en parlant d'un feu éternel, ne disaient nulle part que le coupable qui y était tombé y restât éternellement.

Or, comme les créations du principe actif soient incessantes, il est loisible de penser que les lieux destinés au supplice et au redressement des criminels dureront perpétuellement, sans croire, ce qui serait atroce et abominable, que le criminel ne puisse en sortir par le repentir et l'expiation.

Aujourd'hui le mouvement moderne est dans les idées d'amendement et de pardon. Un grand esprit, Lacordaire, a bien senti toute la partie faible de la vieille théologie. Aussi, dans une de ses dernières conférences, s'écriait-il, faisant la contre-partie de Massillon, et après avoir parcouru d'un regard inspiré l'état religieux de tous les peuples : « ô Satan ! que te restait-il maintenant de ton héritage ! Le jour est arrivé où tous les philosophes, avec tous les théologiens, s'accorderont à repousser la perpétuité des peines. »

Le spiritisme a rempli cette belle mission, d'achever ce que le raisonnement avait déjà commencé ; alors disparaîtra de nos croyances le dogme de l'enfer éternel remplacé par celui des épreuves successives de l'âme, de sa préexistence et de ses réincarnations ; alors aussi la peine de mort sera abolie et ne souillera plus nos codes. La peine de mort correspond au dogme de l'éternité des peines. Tant que ce dogme vit dans la société religieuse enfantine, il est indispensable qu'il ait son corollaire dans les institutions civiles, et que certains crimes soient punis d'un châtiment irrévocable. La peine de mort est l'enfer des hommes. Nous marchons à l'abolition de l'enfer divin, comme de l'enfer humain.

Done, en résumé, non seulement nous avons détruit la première objection, mais encore les adversaires maladroits qui l'ont soulevée, nous ont fourni l'occasion d'établir, avec plus de force, l'utilité et l'actualité de la doctrine du spiritisme sur les réincarnations, et de faire à ce sujet des révélations franches, convaincantes et lumineuses.

Passons à la deuxième objection.

« On dit que la doctrine spirite sur la préexistence et les réincarnations diminue le zèle de la charité s'il ne le détruit pas complètement. Il serait peu convenable, en effet, de s'opposer à une expiation méritée et de soulager des souffrances qui sont un avancement pour l'âme. »

Ceux qui nous font cette pitoyable objection, ne comprennent rien au plan général de la création. Si des âmes imparfaites et même coupables sont envoyées dans un des mondes inférieurs, pour y subir de pénibles épreuves et des expiations douloureuses, elles n'y sont envoyées que dans les conditions naturelles qui régissent ces mondes, c'est-à-dire, la société partout et toujours, incohérente et embryonnaire sans doute aux séjours grossiers, et plus ou moins développée selon la nature du globe où l'esprit va s'incarner.

Mais, dans chacune de ces habitations temporaires, l'homme a des rapports à nouer avec ses semblables, et toutes les épreuves de ceux qui y tombent sont indissolublement unies, solidaires entre elles. Ainsi, par exemple, une âme s'incarne-t-elle pour subir l'épreuve et l'expiation de la misère, comme des douleurs corporelles, il y a, placés à ses côtés, une autre âme qui subit l'épreuve non moins redoutable de la richesse, du pouvoir et constamment celui qui, pouvant soulager son semblable, ne le fait pas dans la mesure de ses forces et des biens matériels dont il est le dépositaire, manque gravement à ses devoirs ; il faillit à la loi unique de justice. La solidarité par l'amour du prochain est la pratique de cet amour, c'est ce que le spiritisme, éclairé par les enseignements d'en haut, a parfaitement compris et admirablement développé.

On pourrait peut-être lui objecter trop de redites à ce sujet, si en pareille matière et sur notre terre égoïste, il ne fallait pas se répéter. Le spiritisme, moins que toute autre doctrine, mérite ce reproche car il n'a jamais oublié que l'excès du malheur devait provoquer l'excès de la charité, du dévouement, et que partout où se trouve la grande figure humaine, partout il y a place à la bienveillance et à la sympathie.

Chaque cœur qui souffre, la justice absolue le veut ainsi, appelle un autre cœur qui le plaigne, le console et le secoure.

De profonds penseurs ont proclamé la solidarité universelle de toutes les humanités qui peuplent la création. Le spiritisme proclame la responsabilité des actes, soit individuelle, soit collective.

Restent maintenant deux objections : 1° notre doctrine favorise le maintien des castes ; 2° il y a absence de souvenir.

Quant au maintien des castes, ce sont des esprits faux qui, seuls, peuvent se livrer à cette argumentation contradictoire.



On nous parle de l'Inde et on ne voit pas que le préjugé des castes s'y est maintenu, non par le dogme des réincarnations, mais malgré lui.

Est-ce que les livres sacrés n'enseignent pas que celui qui a été paria dans une de ses vies, peut devenir prince ou roi à une autre ? Et n'est-ce pas surtout cette doctrine véridique qui, bien interprétée, doit conduire à l'abolition de toute aristocratie, et ne faire reconnaître que celle du mérite, de la vertu ? En veut-on une preuve saisissante ? On sait que les mystères anciens ont une origine orientale, or, qu'enseignait-on dans les mystères ?

L'initié, selon Ballanche, était appelé à revêtir, dans des spectacles théogoniques et cosmogoniques, les personnifications les plus infimes, et les plus abjectes, et les plus éclatantes ; on le faisait passer par des palingénésies successives, où sans perdre l'indentité du moi, il pouvait pressentir les facultés départies à chaque ordre, à chaque classe de mortels, et même à chaque sphère d'intelligence (1).

L'initié était instruit, par là, que dans ses vies successives, il devait passer suivant ses mérites, par la diversité infiniment variée des épreuves : pauvreté ou richesse, maladie ou santé, grandeur ou bassesse, laideur ou beauté, puissance ou oppression.

N'est-on pas satisfait encore et désire-t-on d'autres preuves ? Voici le résumé que l'auteur de l'Essai sur le Druidisme fait des avantages de la belle théologie des Druides qui, on le sait, avait pour base la préexistence, les réincarnations, et précisément il place parmi ces avantages l'abolition des castes entre les hommes. Rappelons que les Druides divisaient l'univers en trois cercles : celui de Dieu ; le cercle du bonheur, des élus et le cercle des voyages, des épreuves, des expiations.

Maintenant prêtons l'oreille à ce que nous dit notre auteur :

« De ce que la terre était comprise dans le cercle des voyages, il s'en suivait qu'elle était un monde inférieur, destiné à l'expiation et aux épreuves. Il y avait donc quelque chose de pareil chez les Druides au dogme du péché originel ; la vie de la terre y était considérée comme un passage à de plus hautes destinées, et remarquons que cette donnée était en apparence plus acceptable, moins choquante au premier abord que l'enseignement chrétien. Dans le christianisme, nous sommes tous solidaires de la faute d'Adam, mais son péché ne nous est pas personnel. nous sommes punis, en quelque sorte, pour un fait étranger. Dans le druidisme, au contraire, on n'était soumis aux épreuves terrestres sans l'avoir mérité, sans que cela fût une condition de notre avancement, et se liât au plan général de la création.

« Dans toutes les théologies qui n'ont pas eu le dogme du péché originel, on était obligé, ou d'attribuer le mal à Dieu, ou d'admettre un mauvais

(1) Orphée, page 331.

principe créateur de toutes les choses, et par-là, faire Dieu impuissant à réprimer le mal. Les druides avaient tout l'avantage du dogme chrétien, sans les inconvénients qu'il présente à la raison.

« Leur théologie présentait encore un côté moral très grand et très heureux, c'est que chacun était à sa place dans le monde, assujéti aux épreuves qu'il avait méritées. Ainsi, agriculteur, guerrier, prêtre ou roi, mendiant, barde, commerçant, tous occupaient le poste dont ils étaient dignes. Murmurer contre la providence, c'était s'attaquer au plan général de l'univers, à l'ordre même des épreuves, et on ne pouvait le faire sans impiété. Sans doute la liberté humaine avait bien toujours pris dans ce monde, mais ce n'était pas sans quelque dessein de Dieu que les événements arrivaient ; il y avait à la fois dans les choses de cette terre, la part de Dieu et la part de l'homme :

« On pouvait bien faire au système des druides l'éternelle objection que l'on adresse au dogme de la préexistence : « Pourquoi et comment est-il privé de souvenirs ? Celui-là n'est pas puni qui ne sait pas de quoi il est puni. » Mais les Druides pouvaient répondre avec avantage : « La terre n'est pas seulement un séjour d'expiations, elle est surtout un séjour d'épreuves : et que savons-nous si le Léthé n'est pas une des conditions de l'épreuve ? La terre est, du reste, un monde malheureux ; la matière y tient l'esprit renfermé dans une étroite prison et oppose un obstacle insurmontable au souvenir. Ce n'est que quand nos organes se seront épurés, que nous pourrons avoir la mémoire de nos diverses transformations. Par le dogme de la préexistence, tout se lie dans l'univers, tout se comprend ; sans lui, vous êtes réduit à dire que Dieu est *injuste* ou *impuissant* ; injuste s'il nous soumet à des peines pour une faute étrangère ; impuissant, s'il ne peut pas réprimer le mal. Entre ces alternatives peut-on hésiter ? Le doute n'est-il pas impie ? De ce que nous ignorons la raison qui nous fait être privée du souvenir, est là un motif suffisant pour rejeter une explication qui rend si bien compte de nos destinées, qui impose silence aux murmures, qui éclaire d'un jour si nouveau les mystères de la création et le plan général de l'univers. »

Cette citation, dans sa dernière partie, nous a fourni déjà la réponse à la quatrième objection, l'absence du souvenir. Nous pourrions y insister plus tard. Bornons-nous, pour le présent, à y ajouter quelques réflexions.

Notre monde terrestre n'est pas seulement un monde d'expiation, c'est encore et surtout un monde d'épreuves ; et comme nous le dirons plus tard, quand les esprits de nos lecteurs seront assez avancés pour nous comprendre, épreuve, expiation, c'est tout un dans le cercle inférieur où nous devons nous mouvoir.

Il n'y a pas d'épreuve qui ne soit une expiation, pas d'expiation qui ne soit à son tour une épreuve ; or, il n'est pas difficile de concevoir que le souvenir ici-bas, même de la vie immédiatement précédente seulement, nous gênerait quelquefois, et ôterait tout mérite à notre foi, à nos actions.

Il n'y a que les missionnaires supérieurs qui peuvent, lorsqu'il en est besoin, et par révélation, avoir l'intuition de leurs existences passées, et le temps n'est pas encore venu d'en parler ; mais pour la grande majorité des hommes, à l'époque enfantine dont nous sortons à peine, l'absence de souvenir est une des conditions indispensables de l'épreuve terrestre.

(A Suivre.)

LA PSYCHOLOGIE DEVANT LA SCIENCE ET LES SAVANTS

(Suite, voir le numéro d'octobre 1893.)

Dès l'origine de la civilisation, cette troisième branche de l'art de guérir est restée occulte, parce qu'elle renfermait, disait-on, des secrets redoutables, qui entre les mains d'hommes méchants pouvaient amener de grandes calamités. — C'est pour cela que les anciens n'initiaient à la *Science sacrée*, à l'*art occulte* que les intelligences d'élite, que les hommes sages et parfaits, que les *Mages*.

A notre époque, nos bons docteurs ont voulu faire de même ; ils ont empêché par tous les moyens la propagation de l'hypnotisme.

Ce serait trop long de refaire ici le procès des inepties formulées pour enrayer dans divers pays, en France, en Italie, en Belgique, le mouvement en faveur de l'hypnotisme, mais nous nous bornerons à donner un extrait du *Journal de Liège*, du 28 janvier 1888, qui montrera sinon l'odieux, du moins le ridicule d'une pareille persécution :

« Un honorable médecin, M. Thiriar, représentant de Soignies, vient de jeter à la Chambre un cri d'alarme. A l'en croire, il faudrait proscrire avec rigueur les expériences publiques d'hypnotisme qui peuvent, dit-il, occasionner de graves accidents.

« Il paraîtrait qu'à Bruxelles, une personne qui s'était laissé magnétiser a souffert pendant quelques jours d'un ébranlement nerveux.

« Il faut donc, vite, vite réglementer cette grave matière, et naturellement réserver aux médecins le monopole de la science nouvelle.

Le ministre hésite dans cette voie, qu'il trouve hérissée de difficultés, c'est qu'en effet l'hypnotisme n'est pas une science médicale ; la médecine n'est pour rien dans sa découverte. Ce sont les expériences de Hassen, de Pickmann, Léon etc., qui ont levé le voile qui couvre le mystère du magnétisme. Les effets curatifs de l'hypnotisme sont aujourd'hui hors de conteste ; on a

obtenu des résultats merveilleux, dont pourraient témoigner une foule de malheureux qui avaient vainement demandé à la science médicale le soulagement de leurs maux.

« S'il suffisait d'avoir fait des études et de posséder un diplôme pour magnétiser le problème serait plus facile à résoudre. Mais voici le hic : Beaucoup de médecins, malgré la meilleure volonté du monde et de nombreuses leçons, sont absolument incapables d'endormir qui que ce soit. La faculté de magnétiser n'a donc rien de commun avec la science médicale.

« Est-ce pratiquer la médecine que de guérir un malade par l'hypnotisme ? pas le moins du monde. Le magnétisme ne prescrit pas de remèdes ; il se borne à agir sur la volonté du sujet.

« Si l'on défend les expériences d'hypnotisme, continuera-t-on à tolérer les pèlerinages ? Laissera-t-on le clergé, incomparable guérisseur, exploiter paisiblement un fanatisme aveugle au grand détriment de la santé publique ?

« N'est-ce pas un scandale que de voir ces caravanes d'estropiés, de perclus, de gouteux, de malheureux prêts à rendre l'âme qui partent pour Lourdes et qui succombent en route aux fatigues du voyage ?

« Continuera-t-on à permettre que de pauvres diables, atteints d'ophthalmies éminemment contagieuses, aillent s'agenouiller dans une église, devant un prêtre qui leur frotte les yeux avec un tampon de ouate, lequel tampon passe ensuite sur les yeux d'une foule d'autres personnes, auxquelles on inocule ainsi les maladies les plus graves ?

« Voilà des abus auxquels il serait urgent de mettre un terme et sur lesquels il conviendrait de consulter l'Académie de médecine.

« Le gouvernement peut avoir toute confiance dans ce corps savant. Interrogé sur le cas de Louise Lateau, n'a-t-il pas conclu, en effet, à la possibilité du miracle.

« Quand on rend de tels oracles, on est bien digne d'inspirer la décision du pouvoir. »

En France, les pouvoirs publics ont aussi essayé d'enrayer les bienfaits du magnétisme, mais toutes les entraves qu'on apporte à l'exercice de la profession des magnétiseurs, ne serviront qu'à une chose : c'est à établir le libre exercice de la médecine ; ce jour-là, il ne mourra certainement pas plus de personnes qu'aujourd'hui, des maladies qui désolent encore l'espèce humaine.

Aussi partageons-nous l'avis du Dr Beaunis, l'éminent professeur de l'Ecole de Nancy, quand il dit que : « Réserver aux médecins le monopole de l'hypnotisme, ce serait dépasser le but, et parfois le manquer. »

D'abord pour soutenir une pareille prétention, il faudrait admettre que

les médecins, n'abusant pas de ce pouvoir magnétique, ont le monopole de la moralité ; or rien n'est moins prouvé !

Ensuite, l'hypnotisme n'intéresse pas seulement la Physiologie, la Pathologie et la Thérapeutique, mais encore et surtout la Psychologie ; dès lors, les penseurs et les philosophes peuvent bien l'expérimenter, il tombe donc dans le domaine public.

DE L'HYPNOSE ET DE SES DIVERS ÉTATS

Il existe quatre principaux états de l'hypnose ; la léthargie, la catalepsie, l'extase et le somnambulisme ; celui-ci se subdivise en somnambulisme naturel et en somnambulisme provoqué.

Quand on hypnotise un sujet, que se passe-t-il ?

Le sujet éprouve d'abord une grande fatigue, une véritable prostration, accompagnée parfois d'une abondante transpiration ; puis il ressent une raideur générale dans tous les membres, enfin il s'endort.

Une fois endormi, il passe à ce qu'on nomme des états de rapport, de sympathie, de contact, de sympathie à distance, de lucidité, de clairvoyance, de clairaudience, de suggestions, les états de l'hypnose étant très variés.

En ce qui concerne l'*extase*, celle-ci se produit de diverses manières : par la volonté du magnétiseur, par les accords d'un instrument de musique ou par des pressions exercées sur le crâne du sujet, etc., etc.

Si nous nous occupons des divers états de l'hypnose, nous dirons que dans l'*état de rapport*, le sujet n'est en rapport qu'avec son magnétiseur ou la personne avec laquelle celui-ci le met en rapport, ou enfin avec la personne qui est en *contact* avec la machine statique (pile ou aimant, objet quelconque magnétisé, qui a provoqué le sommeil) ; l'*état de sympathie* ou de *contact* est celui dans lequel le sujet qui est, comme précédemment, en rapport ou en *contact* avec le magnétiseur, perçoit toutes les sensations éprouvées par celui-ci ; l'*état de sympathie à distance* est celui dans lequel le sujet perçoit toutes les sensations éprouvées par le magnétiseur lui-même, sans contact aucun de celui-ci.

Enfin par suggestion, on peut actionner un sujet éveillé ou endormi.

L'Ecole de Nancy n'admet pas ou du moins n'admettait pas autrefois (car aujourd'hui elle a dû se rendre à l'évidence), la possibilité d'agir sur un sujet éveillé ou du moins non endormi. Elle soutenait de plus qu'on peut suggérer des *impressions*, des *sensations*, mais non transmettre des pensées.

L'Ecole de Nancy se trompait, nous allons le démontrer.

L'hiver dernier, nous avons assisté au Palais de la Jetée Promenade, à Nice, à trois séances données par M. Kreps, professeur hollandais et par sa fille.

Mlle Kreps est-elle suggestionnable, et l'est-elle par la seule volonté paternelle, ou bien peut-elle être suggestionnée par une personne étrangère à son fluide astral ?

Voilà bien ce que nous avons voulu constater par nous même.

Et pour cela, nous avons montré à M. Kreps la cuvette de notre montre, en le priant de nous faire dire le numéro inscrit dans ladite cuvette, et au même instant où M. Kreps cherchait à lire avec sa *loupe* le numéro finement gravé, nous avons immédiatement suggéré à sa fille le n° 662, chiffre que la jeune fille a immédiatement proclamé, puis toujours mentalement nous avons corrigé l'erreur, en pensant au chiffre 633, que la jeune fille a proclamé plus timidement que la première fois, avec une certaine hésitation même. — Et nous ne pouvions nous expliquer cette hésitation, ce n'est que plusieurs jours après, que nous avons pu nous en rendre compte, car en regardant la cuvette de notre montre, et en la tournant cette fois du bon côté, nous avons vu que le véritable numéro gravé était 999. Donc la cuvette retournée donnait un chiffre faux, quand nous lisions 633. D'où l'incertitude de la jeune fille qui, ayant également la double vue, voyait un autre chiffre que celui que nous lui suggérions pour la seconde fois.

L'expérience que nous avons pu tenter avec Mlle Kreps, nous permet d'affirmer qu'en mêlant notre volonté (notre fluide astral) peut-être avec M. Kreps, nous avons pu suggestionner un excellent sujet, absolument, comme son véritable opérateur, qui était en correspondance directe avec lui. Et si nous ajoutons que le médium ou sujet n'est nullement endormi, mais parfaitement éveillé, nous pouvons bien conclure contre l'Ecole de Nancy qui, nous le disions quelques lignes ci-dessus, « n'admet pas la possibilité d'agir sur un sujet éveillé » et qui n'admet pas non plus qu'on puisse « transmettre des idées, mais seulement des impressions et des sensations ». Nous venons de démontrer le contraire.

Du reste, les expériences de M. Kreps et de sa charmante jeune fille ont été consignées dans plus de deux cents journaux hollandais, belges, italiens, espagnols et français.

Pour résumer notre impression sur Mlle Kreps, nous ne saurions mieux faire que de reproduire, ici l'un des articles que nous avons écrit *ex abrupto* en sortant du théâtre de la Jetée-Promenade.

CLAIREVUE

Clairevue, clairvoyance, clairaudience, hypnotisme, somnambulisme, suggestion, auto-suggestion, tels étaient les mots qu'on pouvait entendre dans toutes les bouches, hier à la Jetée-Promenade, après les expériences faites par M. Kreps et sa fille.

Les uns disaient : c'est un fort magnétiseur ; les autres : c'est un fumiste, c'est un truqueur. Il a un vocabulaire et suivant la manière dont il pose la question, il dicte lui-même à sa fille la réponse qu'elle doit faire.

Nous allons examiner et discuter impartialement les expériences et puis nous donnerons nos conclusions.

Nous connaissons ce que font les Pickmann, les Donato, les Cumberland, et il y a près de trente ans que nous nous occupons d'Occultisme ; ceci n'est dit que pour montrer au lecteur que nous connaissons à fond le sujet que nous allons traiter.

Passons aux expériences ; elles sont de quatre genres.

M. Kreps passe rapidement au milieu des spectateurs, touche aux objets les plus divers et instantanément sa fille nomme les objets, les décrits, donne les numéros inscrits sur les montre, les fauteuils d'orchestre, les billets de chemin de fer, billets de banque, etc.

Deuxième expérience : les spectateurs écrivent sur leur papier le nom d'une liqueur et la jeune fille, qui a un verre d'eau à la main y trempe à peine ses lèvres et ayant pour ainsi dire dégusté la liqueur, la désigne.

Troisième expérience : des spectateurs écrivent des chiffres sur un tableau noir et quand son père vient sur la scène, la jeune fille fait l'énumération des chiffres inscrits et donne l'addition ;

Quatrièmement enfin : des spectateurs écrivent des chiffres sur un tableau noir et la jeune fille, qui a les yeux bandés avec un mouchoir et un sac de velours noir, sur la tête et le torse, sac ne laissant passer que ses bras, la jeune fille inscrit en même temps les chiffres et quand le père revient sur la scène, on compare les deux tableaux : celui écrit par les spectateurs et sur lequel le père a opéré l'addition, se trouve en tout conforme à celui qu'a écrit et additionné la jeune fille.

Le résultat est surprenant, merveilleux, mais comment peut-il être obtenu ?

Par deux moyens : par un truc quelconque, truc long, difficile ; il faudrait qu'entre le père et la fille il y ait une sorte de vocabulaire pour parler et s'entendre au milieu des spectateurs sans que ceux-ci puissent s'en apercevoir.

Le second moyen, qui n'est pas scientifique au sens strict du mot, comme veut bien le dire M. Kreps, mais qui est plutôt une faculté que possède la jeune fille, c'est la *médiumnité*.

Ce moyen serait tout simplement *la clairvoyance, la clairsentience ou la suggestion mentale*.

Nous écartons tout à fait dans certaines expériences ce dernier mode d'opérer, parce que la jeune fille procède avec une vitesse telle qu'il n'est pas possible qu'elle puisse lire alors dans l'esprit de son père.

Restent donc la clairaudience et la clairvue ; dans le premier cas la jeune fille entendrait mentalement, c'est-à-dire comme Jeanne d'Arc, des voix qui lui dicteraient la réponse qu'elle doit faire.

Enfin, dans la clairvue elle verrait elle-même les objets et les résultats demandés (A suivre.) Ernest Bosc.

LE CERVEAU ET L'INTELLIGENCE

Les hommes, toujours maîtres et seigneurs, de par la loi qu'ils ont faite, au nom de laquelle ils se sont octroyés tous les mérites et partant tous les droits, les hommes, dis-je, regardent de haut la gent féminine, la déclarent incapable et privée de jugement. Ils oublient ainsi le « Connais-toi toi-même ».

Tant vaut la femme, tant vaut l'homme qui a su la comprendre et l'aimer, cela ne fait de doute que pour celui qui a des yeux et des oreilles pour n'avoir ni clairvoyance ni entendement. La femme a le courage moral, et dans ses dévouements, il y a des énergies inconnues qui se révèlent, surtout dans la souffrance, lorsque l'homme se laisse abattre, se laisse affaler devant l'acuité de l'épreuve.

Interrogeons à ce sujet les hommes qui taillent et rognent dans le corps humain, les princes de la chirurgie.

En Amérique, dans les écoles mixtes des États-Unis, a instruction égale, la femme prouve sa supériorité ; sur 100 candidats pour le haut professorat, l'examen définitif classe 75 femmes, laissant 25 places aux hommes.

Cependant, ces hommes prétendent que la cervelle des femmes pèse moins que celle des hommes, comme si de la masse charnelle des circonvolutions cérébrales ressortait le principe intelligent !

Exemple tiré du *journal de Santé*, du 26 mars 1893 :

Le cerveau et l'intelligence. — Bishoff, célèbre professeur de l'université de Saint-Petersbourg, ennemi déclaré de l'émancipation féminine, affirmait que la femme est physiquement impropre aux études scientifiques, basant son opinion sur le poids de son cerveau, 1.250 grammes, inférieur de 100 grammes à celui de l'homme. Afin de confirmer par les faits sa théorie, Bishoff exigea par testament que son cerveau fût pesé, donnant *a priori* comme résultat probable le poids moyen de 1.350 grammes. En exécution de ce testament, le cerveau de Bishoff fut ouvert et pesé, et, à la surprise générale, il fut trouvé inférieur de 5 grammes au poids du cerveau de la femme la moins intelligente.

(*Journal de Santé*, Paris, 26 mars.)

L'ÉVOCATEUR EST-IL RÉELLEMENT COUPABLE ?

Celui qui évoque les esprits est-il répréhensible ? Les uns disent oui, les autres disent non.

Les anciens cependant ont édicté des pénalités très sévères, entre autres les Juifs, contre ceux qui se rendaient coupables d'évocation des morts

Le moyen-âge, je n'ai pas besoin de le rappeler, se montrait impitoyable : quantité d'évocats ont expié leur témérité sur le bûcher.

Je me suis demandé bien des fois ce qu'il pouvait y avoir de criminel dans une évocation ?

On ne peut être criminel qu'à la condition de causer quelque mal, et quel mal peut-on faire à un esprit qu'on évoque; cet esprit n'ayant pas d'enveloppe charnelle et ne pouvant plus, par conséquent, ressentir aucune douleur ?

Voici ce qui m'a été répondu par une personne qui passait pour compétente : « Un esprit peut-être réincarné dans une planète d'un ordre supérieur, ou bien, s'il n'est pas réincarné, il vit de la vie spirituelle, et là, il jouit d'une ineffable félicité.

« S'il est réincarné, en voulant le forcer à réapparaître sur terre, vous portez le trouble dans son nouvel organisme, vous lui causez d'horribles souffrances ; s'il n'est pas réincarné, en l'arrachant à la vie bienheureuse, dont il jouit, pour satisfaire, ne fut-ce qu'un court instant, une vaine curiosité, vous le dégradez en quelque sorte en l'obligeant de revenir dans un monde qui fut pour lui un triste purgatoire, vous lui infligez une indicible douleur morale ».

C'est sans doute pour de semblables motifs, qu'elles ne révélaient pas, que les castes sacerdotales antiques infligeaient d'aussi cruels et d'aussi rigoureux châtimens ! Elles seules étaient juges de l'opportunité d'une évocation, et les psychagogues qui avaient reçu la mission sacrée de faire réapparaître les morts, en usaient avec mesure et discrétion. Les autres nécromanciens étaient voués comme les derniers des criminels, à d'horribles supplices.

Les modernes n'ont édicté aucune peine, bien plus, ils ne croient pas aux évocations, ils les considèrent, ou comme des chimères, des hallucinations ou comme des tours de charlatans. Ils se contentent de rire des hallucinés ou des gogos qui se laissent tirer des sous par les dupeurs qui leur servent en baudruche, des esprits, soi-disant évoqués, au plus juste prix.

C'est ce qui a lieu, dit-on, en Amérique, où se rencontrent dans les villes des boutiques de fantômes en baudruche fortement achalandées.

En dépit des esprits en baudruche et des railleries des sceptiques, l'évocation des esprits n'en est pas moins sérieuse et réelle, universellement pratiquée dans tous les pays par des personnes de bonne foi, non hallucinées, qui ne demandent qu'à se rendre compte et à s'instruire.

Il y a plus d'un incrédule, non de parti pris, mais loyal, désireux de s'assurer de la réalité, qui, dans ce but, a tenté plusieurs expériences qui l'ont obligé de se rendre à l'évidence.

Je pourrais citer des noms d'hommes célèbres, si ces noms n'étaient sur toutes les lèvres, et parfaitement connus.

Il n'est pas fait mention, jusqu'à présent, qu'aucun esprit évoqué se soit plaint de cette évocation ; les plus mal disposés, les plus grincheux n'ont jamais prétendu ressentir le moindre trouble, la moindre douleur, bien mieux, ils semblaient à la fin parfaitement réconciliés avec leur évocateur. Beaucoup de personnes, soit pour leur propre utilité, soit pour leur plaisir, soit pour l'unique motif d'entrer en relation avec le monde invisible et de s'instruire de ce qu'il peut être, aiment à s'entretenir avec les esprits qu'ils ont connus, honorés et aimés.

C'est dans ce but élevé que M. X.... qui habite Namur, avec sa femme qui lui sert de médium, se livre à de fréquentes évocations. Il n'y a pas bien longtemps, le 7 juin 1893, il a forcé, de se manifester, un de ses anciens professeurs, homme très recommandable, mais sévère, ardent catholique et ennemi déclaré du spiritisme qu'il considérait de son vivant comme une science abominable.

M^e X... qui n'est pas seulement médium écrivain, mais qui est, en même temps excellente voyante, l'a vu très nettement et en a fait la description à son mari qui seul le connaissait. Comme durant sa vie terrestre, l'esprit portait la moustache en brosse, légèrement grisonnante ; la peau de son visage était tombante, flasque, il avait double menton, et sans être obèse, il possédait un certain embonpoint.

L'ancien professeur resta quelque temps à observer M. X.... et sa femme ; celle-ci remarqua sur la physionomie du fantôme des sentiments peu favorables pour son mari qu'il regrettait sans doute de ne plus pouvoir cribler de pensums et de retenues, comme au bienheureux temps où il faisait cingler sa fêrule.

Il débuta par lancer l'anathème contre son ancien disciple : « Quel est le téméraire, dit-il courroucé, qui viole les lois divines et ne craint pas de troubler les morts dans leur tombeau ? il mérite pour ce seul fait une punition céleste ; de quel droit m'as-tu appelé ? ai-je demandé à réapparaître ici-bas ? Je suis mort et mon état est heureux, j'attends l'éternelle béatitude qui sans doute m'est réservée ».

Cet esprit évoqué comme on le voit, n'est pas des plus débonnaire ; il apostrophe avec une aigre énergie son évocateur, et si, au lieu d'apparaître en l'an de grâce 1893 il eut apparu, à l'époque des Pharaons, ou de Moïse il est vraisemblable qu'il n'eût pas manqué d'invoquer toutes les rigueurs des lois sacerdotales, contre son sacrilège et impie disciple. L'ancien professeur a fait sentir par la dureté de son langage à M. X... qu'il est moins dangereux de remplir le rôle de psychagogue dans les temps modernes que dans l'austère et implacable antiquité.

Je ne dirai donc pas que M. X... en fut quitte pour la peur, il n'y avait aucun danger, mais il tenta d'inutiles efforts pour ramener son rigide professeur à des sentiments benins et à un peu plus de tolérance. Le vieil universitaire se calma néanmoins, mais il se maintint dans la rigidité de ses principes et persista opiniâtrement à considérer le spiritisme comme une science dangereuse et quasi diabolique.

Je n'ai pas besoin de dire que M. X... est un homme sérieux bien posé et incapable de tromper son correspondant : lui et sa femme sont la loyauté et l'honnêteté mêmes.

M. X... et M^e X... se sont donnés au spiritisme non par crédulité, mais par unique amour de la science et pour étendre le cercle de leurs connaissances. M^e X... est bien connue comme médium écrivain, et comme voyante, et ce qu'elle voit apparaître dans ses séances, d'autres voyants et voyantes le voient aussi.

La fortune de M. et M^e X... les mettent au-dessus de tout soupçon ; l'ancien universitaire a véritablement apparu et a tenu véritablement le langage et avec l'accent de sévérité qui était dans ses habitudes et que j'ai rapporté.

Ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'il tient le même langage que les membres des Castes sacerdotales antiques ; ils réservaient à eux seuls, le droit d'évoquer les morts et traitaient de téméraires et de sacrilèges ceux qui en dehors d'eux, se permettaient de pratiquer la même science.

HORACE PELLETIER, conseiller d'arrondissement, officier d'Académie,
à Candé, par les Montils (Loir-et-Cher).

CHEZ LES SPIRITES AMÉRICAINS

Par Clémens. (Suite, voir le n^o de décembre 1893.)

Comme le dit M. Clémens : « Je suis un ami de la vérité et dans mon récit, je n'embellis point, je n'ajoute rien en dehors de la réalité des faits ; vous me connaissez depuis vingt ans et je n'insiste pas, chacun peut contrôler ce que j'avance. »

Il m'est arrivé, à San-Francisco, un fait de cette nature : « J'étais un soir chez le professeur S... qui ne savait rien de moi ou de mes amis ; dans son salon il y avait une dame que je ne connaissais pas ; au bout d'un instant elle me demanda si je n'étais pas médium ? Je me recusai de cette qualité, comme ils l'entendent là bas et je lui demandai le pourquoi de cette question. — C'est que, voyez-vous, j'ai vu au-dessus de votre tête, tout à l'heure, deux noms en lettres très claires ; j'ai constaté ce fait auprès des personnes qui ont des esprits très purs semblables aux guides des bons médiums ». — Quels noms avez-vous vu, s'il vous plaît ? — J'ai d'abord vu J... et puis N... — C'étaient les noms de mon père et d'un esprit ami qui s'était déjà « manifesté » (comme le disent les Américains) plusieurs fois.

Je dois le dire, de tous mes amis de l'autre monde, ce sont ces deux là que j'eus voulu avoir ; plus tard ils m'ont donné une autre preuve de leur présence, mais dans ce moment-là je ne pensais pas à eux, et je me demande pourquoi cette dame m'aurait spontanément dit avoir vu ces deux noms si le cas n'eût pas été vrai, — il y avait pour elle impossibilité de les connaître de quelque manière que ce soit.

Dans cette circonstance, je me suis borné, comme toujours, à remercier la dame, en disant que je croyais reconnaître ces noms, sans dire à quel degré de parenté.

Je me méfiais des petites accointances entre gens de profession, chose possible dans un pays où chacun voyage beaucoup, où certains médiums recherchent avant tout le dollar.

Je prenais donc des précautions minutieuses pour ne pas donner des points de repère à ces médiums.

Un jour, l'un de mes amis m'ayant proposé une visite chez M. Evans, j'acceptai avec empressement ; j'avais la curiosité de voir ce monsieur qui, disait-on, obtenait l'écriture sur ardoises, sans le contact des mains.

Arrivé chez lui d'une manière inattendue, il voulut bien faire une exception et me donna de suite une séance ; ordinairement il fait revenir son monde, ses heures étaient fixées à l'avance.

Introduit dans une petite chambre où le soleil donnait, j'examinai, à sa prière, trois ardoises placées entre nous, sur la table ; M. Evans posa un crayon d'ardoise sur l'une d'elles, un crayon bleu sur la table puis regardant autour de lui, il dit : « Quelquefois ils font des choses en couleur ». Prenant un morceau de papier rouge, il l'apposa sur l'autre ardoise et à partir de ce moment, je n'ai plus vu ses mains sur la table ; les ardoises étaient devant mes yeux, plutôt près de moi que de lui.

Il me demande si je connaissais un tel, en me donnant un nom ; je dis non. — Et un tel ? un autre nom — oui — ainsi de suite quatre ou cinq noms et je finis par ne faire que des signes de tête par oui ou non.

« Je dois vous dire, m'expliqua le médium que lorsque je suis en séance, j'entends les noms. Il y a, ici, sans doute, nombre d'esprits qui cherchent souvent à se faire recevoir pour se communiquer, mes guides ne savent quels sont nos amis que lorsque vous les nommez par ma voix, les autres sont dès lors écartés; voici pourquoi je vous ai parlé de ces noms. » — « C'est bien, me suis-je dit, je passerai par là, mais tu ne sauras pas davantage mon bon homme. » — Presque aussitôt j'entendis grincer le crayon sous les ardoises; un moment après tout bruit cessant: « Je crois, dit-il, que vous pouvez retourner les ardoises ». Sur la première il y avait le nom de mon père signé en anglais: *votre père* ; sur la seconde, une courte communication de l'ami qui avait déjà donné son nom chez le professeur S..., par la dame clairvoyante; sur la troisième, une autre signée de mon beau-frère J... en donnant son prénom; or, ce dernier ne connaissait pas l'anglais et dans ces quelques lignes il disait: « je suis heureux par l'aide des autres, etc .. »

Pour marquer que le tricolore désignait la nationalité française il avait écrit une ligne en rouge, une autre en blanc, la troisième en bleu, ainsi de suite.

Quant à mon père il s'était amusé, en prétendant que je quitterais les États-Unis vers le mois d'août; or, comme nous étions en hiver, je ne savais à San Francisco à quelle époque serait ce retour, rien n'était fixé; pourtant, ce qui est vrai, c'est que j'ai quitté New-York le 26 juillet suivant.

Je copiai ces trois communications sans quitter la table et demandai à M. Evans, comment l'écriture en couleurs pouvait se produire, sans contact avec les matières colorantes et sur l'ardoise qui était retournée.

Il me répondit: « les esprits assurent qu'ils soutirent cette couleur par la désagrégation des molécules qu'ils précipitent ensuite, en forme de lettres, lesquelles forment des phrases »; le mot *précipiter* explique comment, parfois, l'écriture semble venir spontanément, avec une rapidité inouïe.

En tous cas, et en supposant que M. Evans, par subterfuge et par le moyen de la prestidigitation ait pu, devant mes yeux écrire lui-même les trois communications, comment a-t-il su si bien accoupler les parentés avec les différents noms?

Je suis absolument convaincu qu'il ignorait ces détails, du moins à l'état normal et comme pendant la séance il ne paraissait point en état de transe, je suis forcé de conclure que des intelligences d'outre-tombe étaient bien là, avec nous.

J'ai parlé tout à l'heure d'écriture rapide; or, il m'est arrivé aux États-Unis, de voir une personne qui se disait médium écrire plus de six cents mots sur un sujet donné, à chaque minute, pendant environ huit minutes,

lorsqu'on sait que, dans un concours le *sténographe* le plus rapide ne produit que 200 mots environ (en anglais).

On serait, je le comprends, tenté de mettre en doute ce que j'avance ; mais je le repète, *j'ai vu obtenir* en plusieurs essais, 3 et 400 mots, le médium déclarait qu'il pouvait faire mieux et nous offrait d'en faire l'essai à notre convenance.

Avec mon frère nous avons fait venir deux médecins de nos amis, un officier de l'armée, un éditeur et quelques autres personnes capables d'observer.

Nous établîmes une estrade dans le salon de mon frère, de façon à avoir le médium toujours bien en vue ; nous achetâmes un paquet de papier blanc dont les feuilles collées forment un « block », ceux dont se servent les rapporteurs aux États-Unis. Un comité choisi, lorsque nous fûmes tous réunis, délégua les deux médecins pour trouver un sujet sur lequel le médecin devait improviser. Ces messieurs proposèrent la description des nerfs, leurs noms, leurs différentes fonctions.

Le papier ayant été marqué à l'aide d'un signe particulier, le tout fut confié au médium qui paraissait très calme ; il prit un crayon court dans chaque main, plaçant la main droite en haut de la première feuille ; une ligne d'écriture fut immédiatement tracée en un mouvement tellement rapide que l'œil ne pouvait suivre la forme des lettres. La main droite ayant terminé la ligne, la main gauche reprenait la seconde, et la remplissait de mots, pendant que la main droite revenait reprendre sa place au commencement de la troisième ligne ; ainsi de suite. — La main qui finissait la feuille l'enlevait et la jetait à terre, pendant que l'autre continuait le travail.

Ces feuilles tombaient dru autour de nous, mais comme elles étaient numérotées, il était facile de les remettre en ordre.

Lorsque fut jetée la dernière page d'écriture, le médium tomba en défaillance ; ses yeux roulaient dans leur orbite, son pouls battait la fièvre ; il déclarait qu'on l'avait tenu « comme dans un étau. »

Le laissant s'humecter d'un gros verre de whisky, nous examinâmes l'écriture, car nous nous attendions à un galimatias complet, MM. les docteurs souriaient à l'avance ; l'un d'eux commença à lire, c'était une magnifique dissertation sur le système nerveux qui classait, décrivait, expliquait ses fonctions les unes après les autres, avec ordre, avec tous les noms techniques à l'appui.

Nos deux docteurs s'engagèrent dans une discussion, l'un prétendant qu'il y avait erreur ; on fit venir un livre de médecine qui donna raison à l'écriture médianimique ; dès lors il n'y eut qu'une chose bien claire pour ces

messieurs, le médium, un mécanicien ignorant avait su, par la transmission de la pensée quel sujet on allait proposer, il avait eu le temps de l'étudier dans quelques livres spéciaux.

Moi qui ne suis point un savant, je ne cherchai à expliquer quoique ce fût ; comme toujours je m'étais simplement borné à bien voir, à tout constater, travail utile et absorbant.

En effet, si nous voulions tout expliquer nous aurions fort à faire, surtout si nous voulions persister, à l'instar de certaines personnes à admettre tout, excepté le fait brutal de l'existence de nos âmes après la mort et la possibilité de communiquer avec elles à l'aide des médiums.

Un jour je causais avec une dame du monde qui prenait quelque intérêt à ces études ; elle me demandait ce que je pensais de ce qui suit : -- C'était après la guerre de Sécession aux Etats-Unis ; son mari mort sur le champ de bataille, ses terres dévastées, sa fortune perdue, elle tombait au paroxysme du désespoir ; se jetant à genoux, dans une crise de larmes, elle implora sa mère sans se rendre compte qu'elle invoquait un mort.

Les esprits de nos amis trépassés qui, partout, et en toutes occasions affirment qu'ils ne sont pas éloignés de nous, mais prêts, à notre appel, à venir à notre aide dans la mesure du possible ne se sont pas démentis cette fois ; la dame ayant terminé sa fervente prière se sentit calmée et réconfortée ; puis bien distinctement, elle sentit le contact de deux lèvres sur son front, le toucher d'un doux baiser ; en même temps elle eut la sensation que sa mère était près d'elle. Tel fut son récit. Puis elle me demanda ce que j'en pensais ? Madame, répondis-je, le regretté Rév. Moses, qui pendant trente ans a approfondi cette question croyait que c'étaient bien des esprits qui nous parlaient, car il ne pouvait expliquer autrement et d'une manière rationnelle toutes ces manifestations d'outre tombe ; puis il trouvait simple et naturel de le croire tel, lorsque tant de gens, dignes de foi, au caractère élevé, affirmaient ce fait ; il croyait que c'étaient des esprits parce que toutes les apparitions déclaraient l'être en vérité et le prouvaient.

Une autre dame a cru aussi avoir eu la visite de sa chère maman ; elle dormait dans un bateau que l'on avait organisé en restaurant et comme asile pour les pauvres gens, à St-P... ; cette dame que j'ai connue était depuis quelques jours sous-directrice à bord de ce bateau. Je donne son récit : Pendant la nuit elle entendit répéter plusieurs fois son prénom, que personne à bord ne connaissait ; un instant après, ce même nom fut répété, la voix de sa mère lui disait : « Lève-toi, le bateau est en feu. » Elle sauta hors de son lit, sentit une fumée âcre qui envahissait sa chambre, brisa la fenêtre et glissant sur les bords du bateau qui surplombaient l'eau, elle

s'échappa en se glissant le long des amarres jusque sur le quai, évitant ainsi la mort. Le lendemain j'ai vu le bateau, plusieurs personnes y avaient été brûlées et asphyxiées.

Tous les esprits ne viennent pas avec d'aussi bonnes intentions; il m'est arrivé, pendant la nuit, d'être vivement éveillé en voyant sauter au milieu de ma chambre complètement fermée, un grand être informe et noir qui d'un seul bond semblait être venu de je ne sais où, sur le parquet; à peine entrevu, devant un mouvement résolu de ma part tout disparaissait, mais cette sensation qu'il y avait eu quelqu'un de hideux et de malveillant, là, près de moi, dura longtemps.

D'autre part la sollicitude de nos amis semble incessante; ainsi, dans mon dernier voyage, la pensée me vint de demander à mon ami, le clairvoyant Chos P..., s'il voyait surgir quelque accident pendant la route. Il me dit, après un moment: « non, vous ferez un bon voyage, mais vous pourriez bien glisser et tomber sur le dos; je ne vois que cela et ce n'est rien. » J'avais près de 10.000 kilomètres à faire et tout s'était bien passé, lorsque, en montant dans un wagon, le poids de mon sac de voyage m'entraînant, mes pieds glissèrent et je tombais sur le dos, lorsqu'un conducteur, qui par hasard était là me reçut dans ses bras. J'avais demandé au clairvoyant, ou plutôt à ses guides ce qui se produisait chez le médium, en voyant à l'avance des scènes de ce genre, il me fut répondu: « Parfois, l'esprit du clairvoyant est transporté à l'endroit où le fait doit avoir lieu mais que, le plus souvent, les esprits peuvent, par la vision, montrer des scènes aux sujets, selon leur volonté.

« Il est des choses visibles, que nos yeux, par leur construction, ne peuvent saisir, comme il existe des sons que nos oreilles n'entendent pas; simple question de vibrations.

« Ayez plusieurs violons, différemment accordés, sur divers diapasons; si vous jouez sur un autre violon, au milieu des premiers, l'instrument qui se trouvera au même diapason répondra à l'instrument joué, les autres resteront muets. Pour permettre aux esprits de prendre contact avec les mortels, il faut leur offrir un système nerveux d'une grande sensibilité, qui vibre à un haut diapason pour être en harmonie avec le leur.

« Sans cette union momentanée, il nous est impossible de savoir au juste si le médium passera complètement sous le contrôle de l'esprit qui se communique; si l'accord n'est pas fait l'esprit ne pourra pas complètement contrôler le médium. De là les inégalités dans les résultats, des manquements grossiers. En d'autres moments, il y aura apparemment une lucidité parfaite. »

Les esprits m'ont dit aussi que chaque pensée projetée, mettait notre *aura*

(ou le magnétisme autour de notre corps) en mouvement ; mon clairvoyant m'affirmait avoir vu des personnes en train de parler avec amour et charité de leur prochain, être complètement entourées d'un nuage lumineux et blanc que leurs propres paroles semblent produire ; il en a vu d'autres, pendant une crise de colère, baignées pour ainsi dire dans une atmosphère rouge et lourde.

Je cite ces faits puisque actuellement il en est beaucoup qui admettent que les idées sont des choses matérielles ; peut-être un nouveau champ d'études se présente-t-il pour d'intéressantes expériences.

J'ai vu des médiums, avec lesquels j'aime à obtenir des résultats les plus satisfaisants, être parfois dans l'impossibilité de ne rien me donner, j'ai souvent eu à suspendre mes jugements au sujet de certaines personnes ; ainsi, à New-York, une dame avait une réputation pour matérialiser, et pendant toute la soirée, je ne vis que des faits dont elle eût pu elle-même à la rigueur être la cause ; j'avais donc classé cette séance comme n'ayant aucune valeur.

Plus tard, dans une autre ville, un esprit sorti des rideaux vint me tendre la main : « Qui êtes-vous, lui dis-je ? — mais vous m'avez vu chez X..., et je tiens à vous assurer que c'était bien moi et non le médium. » Je me rappelai alors, qu'une forme, grande comme celle qui était devant moi s'était en effet présentée, en donnant son nom, en me priant de bien constater la différence entre elle et le médium.

C'est ce que je fis ; je crus voir qu'il y avait une certaine ressemblance, comme taille, et c'était le même nom ; l'esprit représentait celui vu précédemment et ce qui est mieux, en rien il ne ressemblait au médium chez qui nous étions alors.

M. Newton, dont j'ai parlé plus haut, affirme qu'il lui est arrivé de n'avoir aucun résultat avec un médium, et que, en reprenant plus tard les expériences d'une autre manière et dans d'autres conditions, il en avait obtenu d'excellents. Mon frère m'a raconté qu'un soir ayant formé un cercle chez l'un de ses amis, deux personnes s'y trouvaient on ne sait trop comment. Le médium, qui avait donné d'excellents résultats ailleurs, attendit longtemps sans voir venir la moindre forme ; le cercle se disloqua et les deux étrangers se retirèrent. A peine la porte fermée sur eux, le médium sous le contrôle de ses guides, expliqua que ces deux personnes étaient malveillantes et étaient la cause qu'ils n'avaient pas voulu *exposer* leur médium ; dès lors les formes arrivèrent en abondance. Mais mon frère, curieux et sceptique de sa nature, alla trouver la personne qui avait introduit ces deux personnes et celle-ci, toute contrite, avoua qu'elle avait agi de bonne foi, mais que ces messieurs lui avaient avoué ensuite que leur intention

était de saisir le médium et de provoquer un scandale, en « l'exposant ». Pour eux ce médium ne pouvait pas produire des matérialisations.

Ce fait m'amène à parler de ce moyen : saisir le médium pour prouver que c'est lui qui produit des matérialisations sans l'aide des esprits.

Les juges à priori se sont dit : *il y a là, un critérium infailible*. Mais bientôt on s'aperçut que l'union était si étroite, entre la forme parue et le médium, qu'au moindre trouble les deux n'étaient plus qu'un, et cela, pour éviter un trouble organique chez le médium ; en diverses circonstances, lorsque l'esprit matérialisé n'a pu revenir auprès du médium, celui-ci était projeté en dehors du cabinet, vers la forme. En un mot la matière qui formait le corps momentané de l'Esprit, étant une partie intrinsèque du corps matériel du médium, devait revenir à sa source :

M. Clark, le collaborateur de l'honorable S. S. Owens, alors éditeur d'un journal spiritualiste, à San-Francisco, me relatait ces choses intéressantes car il avait fait de minutieuses et longues expériences avec un médium de ses amis ; cette dame, disait M. Clark, ne voulut pendant longtemps croire qu'elle quittât le cabinet un instant, pendant les matérialisations ; or comme je soupçonnais le contraire dans bien des cas, il fut convenu qu'il devait résoudre la question à sa guise.

Un jour dans de bonnes conditions, il vit une forme, tout de blanc habillée ; il reconnut l'Esprit, lui parla et l'ayant doucement mais solidement entouré de ses bras, il pria l'Esprit de disparaître. Soit qu'il eût fallu à cette fin retourner derrière les rideaux, auprès du médium, ou pour toute autre cause qu'il ignore, il vit disparaître la robe blanche, immédiatement, et dans ses bras il trouva, à sa place, le médium encore en transe, habillé de sa robe de couleur.

En revenant à elle, la dame médium semblait toute ahurie de se trouver entre les bras de M. Clark ; ce dernier lui dit en souriant : « Croyez-vous, maintenant que vous ne sortez jamais du cabinet ? » — « Pourtant, me disait-il, je suis certain d'avoir parlé à un Esprit qui était vêtu de blanc ».

J'ai toute confiance dans l'honorabilité de ce monsieur dont la longue expérience est connue dans cet ordre de matières ; chacun, ici, l'écoute avec respect.

J'ai du reste écarté bien des récits, lorsque j'ai cru les voir entachés d'enthousiasme et enfantés par de trop fortes émotions.

Des personnes de très bonne foi, acceptant des incidents futiles et en faisant la base de leur conviction, j'écarte ces futilités qui ne m'offrent aucune valeur comme vérité absolue et précise.

Il est du reste fort naturel d'éprouver plus ou moins l'émotion dans les premiers temps de ces expériences ; les Esprits m'ont dit fréquemment que

leur anxiété et le grand désir de se faire connaître, nuisent souvent au succès de leurs efforts ; il m'est arrivé de constater ce fait, et de prier l'Esprit de se calmer, et pour cela, il faut rester soi-même impassible, et attendre patiemment les manifestations.

« Je vous l'affirme, me disait un jour un ami à Paris, je veux bien croire aux communications par inspiration, impression, etc., mais tout le reste est impossible et contre nature » — Et pourquoi s'il vous plaît — ? « Parce que, s'il était vrai que les Esprits puissent prendre un corps humain, une voix humaine, nous serions exposés, au milieu de chaque nuit, à entendre tout à coup de grosses voix nous réveiller ; j'avoue que de tels incidents me rendraient fou. »

Cet ami était sincère, et je le crois réellement, ce sentiment de frayeur empêche bien des personnes de faire des recherches et même, d'analyser des incidents qui souvent ont lieu dans leurs propres familles.

On peut dompter cet état de nervosité j'en ai vu la preuve ; chez les personnes que la persistance rend familières avec les visites d'outre-tombe ; de bien des esprits il n'y a certes rien à craindre, pas plus que de leur vivant ; quant aux autres, une conscience libre et une attitude résolue sont plus que suffisantes pour écarter leurs mauvaises influences.

ENTRETIENS AVEC L'ESPRIT D'ANSELME

IX

Eh ! que me font, à moi, tous ces raisonnements !
 Oisifs et nonchalents, ignorant la misère,
 Ils vivent sans rien faire, au sein de l'abondance,
 A l'abri du besoin. Ils ont tous les loisirs,
 Les plaisirs de la terre ; ils ont l'énivrement
 Du luxe extravagant, d'opulentes demeures,
 Des palais somptueux ; leurs enfants et leurs femmes
 Ont des habits ouatés ; leurs tables sont chargées
 De mets substantiels, choisis et variés,
 De fruits appétissants et de vins renommés,
 Exquis et parfumés. Tout leur vient à souhait.
 Chaque jour de leur vie est un long jour de fête.
 La mienne est un enfer, un labeur incessant,
 Sans trêve, sans répit. Quand je rentre chez moi,
 Les muscles en sueur, épuisé, harassé,
 Je n'ai, pour m'abriter, qu'un taudis ou tout grouille,
 Où tout est pêle-mêle en la promiscuité

Des logements étroits, maussades et malsains.
 Leurs chevaux, c'est certain, sont beaucoup mieux logés !
 Ma femme et mes enfants grelottent sous la bure
 Qui les protège mal. Quand la faim nous talonne,
 Je n'ai, pour l'apaiser, qu'une maigre pitance
 De grossiers aliments, le rebut du marché.
 Leurs chiens n'en voudraient pas ! Je suis las de trimer,
 Je suis las de souffrir. La haine et la colère
 Envahissent mon cœur.

— Oui, la distance est grande

De la misère extrême à l'extrême opulence,
 Mais tu peins trop en noir le tableau de la vie.
 La répartition des dons de la fortune,
 De l'heur et du malheur, des peines et des joies,
 Est une loi divine, une loi de nature.
 Qui régit notre monde. Elle est la conséquence
 Des actes accomplis au cours des existences,
 (Des incarnations) que nous avons vécues.
 Les réclamations, et la rébellion,
 Ne peuvent rien contre elle. Elle est, parce qu'elle est,
 Parce que c'est ainsi que Dieu l'a décrété.
 Doués différemment d'aptitudes diverses,
 Inégaux au physique, inégaux au moral,
 Nous sommes envoyés par Dieu sur cette terre,
 Et par lui dispersés, au gré de la naissance,
 Dans le rang social et le milieu propice
 A l'accomplissement de l'épreuve terrestre
 Que nous devons subir, du genre d'existence
 Que nous devons mener.

— Etrange agencement

De l'ordre social qui consacre les castes
 Et l'inégalité qui désunit les hommes,
 Les divise et sépare en des clans ennemis,
 Exclusifs et fermés ! qui nous condamne, enfin,
 Comme le vil bétail, à ne pouvoir brouter
 Que dans l'étroit enclos où nous sommes parqués !
 — Ne te révolte pas, car toi-même as choisi
 La nature du sol que tu dois remuer,
 La largeur du sillon que tu dois soulever,
 La somme des malheurs qui doivent t'assaillir.
 — Alors je dois passer par les fourches caudines
 De la misère noire ?

— Alors tu dois poursuivre

Et mener jusqu'au bout l'épreuve commencée ;

Tu dois porter ta croix au sommet du calvaire.

— Son fardeau, par trop lourd, m'écrase de son poids.

— C'est toi qui l'as choisi.

— Je ne puis le traîner.

— Plus l'obstacle est puissant, plus le triomphe est grand.

— Mais je suis accablé, mes forces m'abandonnent.

— L'Esprit possède en soi la force nécessaire

Pour mener jusqu'au bout l'épreuve qu'il poursuit.

Si ton lot est ingrat et rude à travailler

C'est toi qui l'as voulu, dans l'espoir légitime

D'en recueillir les fruits et d'arriver plus vite

A la perfection.

— Ah ! oui, le libre arbitre,

La volonté du choix ! Quand Dieu m'a donné l'être,

Pétri de sa substance ou tiré du néant,

Ai-je été consulté ? Dieu m'imposa la vie

Et puis il me soumit aux lois inexorables

Qui régissent son monde. Ami, répondez-moi,

Banni dans le bas-fond des couches sociales,

Ne suis-je pas astreint à une tâche ingrate,

Un labeur inhumain au-dessus de mes forces ?

L'adversité m'étreint de son poids formidable.

Dans ces conditions suis-je libre d'agir ?

Les chemins, devant moi, ne sont-ils pas barrés ?

Comment me dégager ?

— Oh ! tu peux désertier

Ton poste de combat, tu peux laisser en friche

Et ne pas cultiver le lot que tu détiens

Dans le champ du Seigneur. Tous les chemins sont libres.

Ceux qui mènent au bien, ceux qui mènent au mal

Sont ouverts devant toi, les barrières baissées.

Tu peux délibérer, réfléchir à ton aise,

Juger et décider, orienter la route.

Oui certes, nous pouvons agir à notre guise

Interrompre le cours d'un travail commencé,

Modifier nos plans et changer de dessein,

Mais remémore-toi : nous travaillons ensemble,

Tous solidairement, chacun dans notre sphère

Et selon nos moyens, à l'accomplissement

De l'œuvre du Très-Haut ; nous sommes responsables

Et devons compte à Dieu de nos agissements.

Celui qui se dérobe, ou fléchit sous la charge,

N'accomplit pas sa tâche. Il laisse une lacune

Dans l'œuvre sociale entreprise en commun.
Qui donc la comblera? Nul autre que lui-même.
Après plusieurs essais, vaincu, découragé,
Lui-même reviendra, soumis et résigné
Renouer son épreuve au point interrompu,
Car jamais, autre part, dans le ciel ou sur terre,
Il ne rencontrera ni bonheur, ni repos.
Avant d'avoir repris son lot abandonné,
Avant d'avoir parfait sa tâche inachevée.

— Toute tâche imposée est faite avec dégoût.

La mienne est répugnante et indigne de moi.

— Tu te plains de ton sort? Dans une autre existence
N'as-tu pas abusé de tes prérogatives,
De ton autorité? N'as-tu pas pressuré,
Torturé durement, réduit à la misère,
Pour augmenter ton gain, ta part de jouissance,
De pauvres malheureux? A ton tour, maintenant,
D'éprouver des tourments, de connaître l'angoisse
De l'insécurité, de répandre des pleurs
Et de voir ta sueur, goutte à goutte sucée,
Devenir l'aliment des vices du méchant!
De ressentir les maux, les douleurs, les besoins,
Et les privations que tant de misérables
Ont endurés pour toi, pour l'assouvissement
Des viles passions qui ternissent ton âme.
— J'ai failli, tu le dis, je le crois, mais enfin
N'est-il aucun moyen de sortir de l'enfer
Où je suis relégué?

— Ah! tu crois donc qu'on peut

Commettre impunément des forfaits et des crimes,
Jouir arrogamment des dons de la fortune,
Et ne songer qu'à soi, sans se préoccuper
Du bien-être d'autrui, des humbles, des infimes
Qui vivent près de nous. Ils sont inconscients
Sous beaucoup de rapports, inexpérimentés,
Et nous les dominons par notre intelligence.
Nous sommes leurs tuteurs, leurs aînés dans la vie.
Si Dieu les a placés sous notre dépendance,
C'est pour les protéger, pour leur venir en aide,
Leur aplanir la route et non les exploiter.
Tout acte criminel, dommageable ou mauvais
Doit être racheté, c'est la loi du Seigneur,
Par une peine égale à la faute commise.
Tant que le mal subsiste, en nous, autour de nous,

Et n'est point extirpé, l'Esprit ressentira,
 Connaitra les douleurs, subira les souffrances
 Du mal qu'il a commis, des mauvaises pensées
 Qui germent dans son cœur, des penchants vicieux
 Qu'ils n'a pas redressés, des appétits brutaux
 Qu'il n'a pas reprimés, du bien qu'il n'a pas fait
 Mais qu'il aurait pu faire et du mal qui résulte
 Du bien qu'il n'a pas fait, car tout est solidaire,
 Tout s'enchaîne et se tient dans les vastes domaines
 Du royaume des cieux.

— La terre que j'habite
 Doit être un lieu maudit, une sentine impure
 Où viennent converger et croupir tous les vices,
 Un bagne, un lieu d'exil pour tous les réprouvés
 Des mondes bienheureux.

— Aucun n'est réprouvé,
 Anathème ou maudit, dans les maisons de Dieu,
 Mais l'existence astrale est plus ou moins pénible,
 C'est une récompense, ou bien le châtiment
 D'actes antérieurs. Nulle part il n'existe
 Dans les terres du ciel, de lieux déterminés
 Ni pour le châtiment, ni pour la récompense.
 Le bonheur, le malheur, ah ! ne l'oublions pas,
 Ont leurs sources en nous. Chaque imperfection
 Engendre une souffrance, un tourment lancinant,
 Et chaque qualité crée une jouissance,
 Un plaisir ineffable, une félicité.
 L'âme, être conscient, enferme en sa substance.
 Et transporte partout, sans pouvoir s'en défendre,
 Ses ennuis, ses plaisirs, ses douleurs et ses joies,
 Ses craintes, ses remords, l'éclat dont elle luit,
 L'ombre qui l'assombrit, l'enfer, le paradis.
 Voilà le châtiment, voilà la récompense (1).

Béthune, 20 novembre 1893.

(1) ERRATA. — Page 659, de 1893, lignes 15 et 16, rétablir ainsi la transposition :

Désireux de savoir, d'apprendre, de connaître,
 Désireux de m'instruire, aspirant à monter

Même page, ligne 31, lire : enchaînement au lieu d'enseignement.

Page 661, ligne 18, lire : fauve au lieu de faux.

Page 664, ligne 42, lire : fumet au lieu de fum et l

LA DOCTRINE CÉLESTE

Nous avons depuis peu en notre possession un volume très rare, intitulé *LA DOCTRINE CÉLESTE*, publié en 1839 par Charles-Louis, duc de Normandie. Tout porte à croire que son auteur est le fils de Louis XVI, mais ce qui doit nous intéresser le plus, c'est qu'il était *spirite* et *médium*.

Voici en quelques mots ce que disent les personnes persuadées que Charles-Louis est véritablement le Dauphin sauvé de la prison du Temple.

Au commencement de l'année 1795, ce malheureux enfant aurait été caché, par les soins de Joséphine (1) dans les combles de la Tour du Temple. On parvint à le faire évader et on laissa croire qu'il avait été inhumé au cimetière Ste-Marguerite ; il y eut même un simulacre d'enterrement.

Arrivé au pouvoir, Napoléon I^{er} fit faire des fouilles dans ce cimetière afin de s'assurer de la sincérité des paroles de Joséphine qui lui avait confié le secret de l'évasion. Le cercueil fut découvert, mais il était vide en effet.

Cinquante ans plus tard un personnage s'appelant Charles-Louis, duc de Normandie (autrement dit, Louis XVII) publiait une série d'œuvres remarquables qui lui avaient été dictées par trois anges du Seigneur (ses trois guides spirituels), dans lesquelles il affirmait être le fils de Louis XVI et de Marie-Antoinette, sauvé de la Tour du Temple le 12 juin 1795.

Ces œuvres sont d'un grand intérêt pour nous, parce qu'il y est parlé de la RÉINCARNATION et de COMMUNICATIONS avec les anges (ou esprits).

Louis, duc de Normandie, était donc un médium clairaudient et clairvoyant ; il fut même médium guérisseur.

Pour des causes diverses, ses ouvrages ont été supprimés, cachés ou détruits par ses partisans aussi bien que par ses ennemis. Ils ont été excommuniés et interdits ; leur auteur fut aussi excommunié.

Nous avons longtemps recherché ces livres curieux et ce n'est qu'aujourd'hui, à la veille du centenaire de l'évasion de l'orphelin du Temple que nous pouvons offrir à nos lecteurs la plus grande partie de ces écrits rares et presque inconnus, qui les intéressera bien certainement.

Voici le CHAPITRE PRÉLIMINAIRE de la DOCTRINE CÉLESTE dégagé un peu de certaines longueurs :

« Les voies de Dieu sont bien différentes des nôtres ; nous devons nous en féliciter pour notre bonheur. Il y a peu d'hommes qui se pénètrent de cette vérité pendant le cours de leur vie terrestre : pourtant, quel est celui qui, parvenu au bout de sa carrière, en reportant ses regards sur le passé, n'a pas lieu de reconnaître et d'admirer, dans la sagesse de Dieu qui le conduisait, malgré lui, ces voies providentielles par lesquelles la Divine Miséri-

(1) Femme de Napoléon I^{er}.

corde a opéré, ou voulait opérer son salut ? Chacun prétend désirer son salut ; mais on cherche à l'obtenir par des moyens qui sont loin de nous amener à ce but. On veut y arriver en dehors de la justice de Dieu ; et c'est seulement dans la pratique de cette justice, qu'il est possible de trouver le bonheur de ce monde et la paix de l'autre. Un père de famille, plein de sollicitude pour ses enfants, met toute son ambition à leur assurer un avenir heureux : il se trompe, s'il croit le fonder sur l'injustice envers les autres : en s'efforçant de les enrichir au préjudice d'autrui, il ressemblerait à un roi qui, pour laisser un gage de prospérité à ses héritiers, chargerait son peuple d'impôts énormes. Si tous les deux éprouvaient des revers, ils ne recueilleraient au temps de leurs vicissitudes que haine et indifférence de la part de ceux qui ont eu à souffrir de leurs exactions et de leurs injustices ; et le même sort, dans de pareilles circonstances, serait réservé à leurs descendants, contre lesquels on se vengerait ainsi des iniquités des frères. Moi qui vous parle, mes chers lecteurs, je suis un homme du xix^e siècle ; et vous acquerez la conviction des vérités que j'avance, en parcourant cet écrit qui n'est nullement mon ouvrage. En prenant la plume, je me proposais uniquement de publier de nouvelles particularités concernant les causes réelles de mes infortunes, et de déchirer le voile qui couvre encore les secrets motifs de mes implacables persécuteurs, tant anciens que modernes. La Providence, aux soins de laquelle je m'abandonne sans réserve, en a décidé autrement : ma pensée première, qui ne m'avait été suggérée que par mon amour pour ma patrie, et afin qu'elle mit à profit les secours que lui apporte l'expérience de mes longues souffrances ; cette pensée ne recevra point ici son accomplissement ; une tâche bien supérieure m'est imposée par une volonté qui ne se discute pas, et qui domine impérieusement la mienne.

Né en France, avant la Révolution, dont les horreurs ont eu tant de retentissement, et qui a vastement étendu ses ravages, comme un torrent qui creuse des abîmes partout où roulent ses flots tumultueux ; moi seul de tant de milliers de victimes, j'ai été le plus pesamment frappé par la main de Dieu. J'ai vu périr sur l'échafaud toute ma royale quoique innocente famille ; et ceux qui nous ont condamnés ne se sont pas bornés à me dépouiller de l'héritage de mes pères ; ils m'ont de plus écrasé sous le poids de persécutions atroces et inouïes. Aujourd'hui je leur ai pardonné, car mon cœur ne sait pas haïr ; et spécialement, parce qu'il m'a été révélé que la justice de Dieu a voulu qu'il en fût ainsi. En pardonnant à ceux-là même qui ne cessent par leurs hostilités d'être coupables envers moi, si j'avais quelque autre chose à leur dire, je leur rappellerais ces paroles du Tout-Puissant : « Malheur à celui qui est la verge de mon courroux, et le bâton

de ma colère! » Puissent-ils en comprendre toute la portée, et s'identifier avec les sentiments de mon âme! ils rentreraient alors en eux-mêmes, et, réformant leur conduite par un retour sincère à la vertu évangélique, ils échapperaient aux conséquences inévitables de la justice infinie, qui a si amèrement atteint le fils pour les péchés de ses pères, commis longtemps avant sa naissance. Mais hélas! ils resteront sourds aux avertissements salutaires qui se font entendre à eux, pour les retirer de leur funeste assoupissement moral; c'est aussi pourquoi il leur arrivera ce qu'ils méritent, suivant leurs œuvres. Quant à moi, je le répète : je pardonne dans la sincérité de mon cœur à tous ceux qui m'ont fait et me font du mal. Pourrais-je ne pas pardonner à ces pauvres aveugles? Leur sort n'est pas digne d'envie, et ils sont profondément à plaindre. Il m'est appris d'ailleurs en ce moment, que Dieu exige de moi ce pardon, et que j'aurai à remplir une toute autre carrière que celle que ma naissance semblait primitivement me destiner. Les temps, qui sont proches, apporteront à l'homme de grands enseignements; et en élevant son intelligence, ils justifieront à ses yeux ce qu'il ne conçoit pas aujourd'hui. Il y a des signes qui se lient aux événements de la terre; ils apparaissent par intervalles, pour prévenir de fâcheux résultats, et rappeler à l'accomplissement de devoirs qu'on a méconnus : on peut y croire, sans être ni insensé, ni visionnaire. Ces signes se manifestent dans l'intégrité du jeune âge, comme à l'homme raisonnable : heureux celui qui sait en profiter!

Personne n'ignore qu'à l'époque à jamais lamentable, où mon infortuné père succomba, j'étais trop jeune encore, pour que mon esprit pût se former des imaginations susceptibles de troubler le sommeil de l'innocence. Néanmoins j'ai eu des rêves qui me présageaient des événements dont la réalité s'est accomplie plus tard. Par exemple, après notre retour de Varennes aux Tuileries, on me mit au lit dans mes appartements, la première nuit, en présence des officiers de la garde nationale, auxquels je ne faisais pas attention, car le voyage m'avait bien cruellement fatigué. Cléry se hâta de me déshabiller : j'étais peu en état de causer beaucoup, tant j'étais épuisé; et dès qu'il m'eut donné mon vêtement du soir, il me fit coucher. Bientôt après je dormis profondément jusqu'au lendemain. Je vis alors en songe les officiers de la garde se changer en bêtes féroces, dont le nombre allait toujours croissant, tellement qu'à la fin il y en eut de toute espèce qui, m'entourant semblaient indiquer par leur grincement de dents, qu'elles se disposaient à me dévorer. Mais au moment du danger le plus imminent pour moi, un être inconnu se présenta, et m'arracha à l'horreur de ma situation, en me retirant du milieu de ces animaux menaçants. Ce rêve, dont l'intelligence était au-dessus de mes facultés d'enfance, n'est

jamais sorti de ma mémoire, et j'en ai connu l'affreuse réalité, lorsque enfermé dans la Tour du Temple, avec toute ma famille, des hommes transformés en démons, renchérissaient sur la féroce des ligres et des ours, par les tortures qu'ils exercèrent contre nous. (A suivre)

LES MÉMOIRES DU GÉNÉRAL BARON THIÉBAULT

La maison Plon met en vente le premier volume des Mémoires du général baron Thiébault. Son père remplissait les fonctions de lecteur royal auprès du grand Frédéric.

Le général Thiébault a été mêlé à la vie de beaucoup d'hommes et de femmes de l'ancien régime et de la Révolution ; il aime la digression et ses Mémoires sont remplis d'anecdotes. En voici une que les lecteurs de la *Revue* ne liront pas sans intérêt :

La famille Thiébault était reçue à Berlin dans la maison de Mme de Kameke. Parmi les personnes qui fréquentaient chez elle, se trouvait le prince Dolgorouki :

« Un matin que, vers l'heure du déjeuner, le prince entra dans le salon, où se trouvaient les dames et quelques autres personnes, au nombre desquelles était mon père, il y parut avec un air de fatigue et de préoccupation, qui lui fit adresser avec plus de sollicitude que de coutume ces questions banales relatives à la santé et à la nuit. L'espèce d'embarras qu'il éprouva à répondre fit insister davantage ; enfin, pressé lui-même du besoin de parler, il répondit : « Si plus de vingt ans de résidence au milieu de vous pouvaient me laisser quelque doute sur la manière dont je suis jugé dans ce pays, j'éprouverais, je l'avoue, une espèce de peine à vous dire ce qui a troublé mon sommeil et ma nuit ; mais, certain que je n'ai à appréhender aucune fausse interprétation, je vais vous le conter :

« J'ai un frère, que j'ai toujours aimé de la plus vive tendresse et qui me paye du plus entier retour. Ayant vécu ensemble très unis pendant notre enfance et pendant une partie de notre jeunesse, la nécessité de nous séparer fut pour nous la cause d'un véritable désespoir.

« Vous auriez peine à croire les détails des derniers moments que nous passâmes ensemble. Ce que je puis vous dire, c'est que notre exaltation fut telle qu'en nous quittant nous nous jurâmes que, dans le cas où l'un de nous deux mourrait avant d'avoir revu l'autre, il lui dirait adieu. Eh bien ! Madame, continua-t-il, en s'adressant à la comtesse de Kameke, cette nuit, vers une heure du matin, j'ai été réveillé par la voix de mon frère, qui, très distinctement, m'a appelé et m'a dit adieu. Je parvins cependant à com-

mander à mes sens, à me persuader qu'une erreur manifeste avait seule produit cette illusion et à me rendormir ; mais la même voix, le même adieu s'étant fait entendre de nouveau, il m'a été impossible de fermer l'œil depuis. »

« Tout le monde se récria, rappelant au prince les bonnes nouvelles très récemment reçues de son frère, les illusions des sens si fréquentes ; on lui cita les anecdotes les plus propres à le rassurer ; de ces anecdotes on passa aux raisonnements ; on s'étendit sur l'impossibilité du fait, considéré en lui-même, on rejeta tout sur une mauvaise disposition, sur une digestion laborieuse, et l'on conclut que le prince devait chasser toute espèce de doute, d'appréhension, et oublier ce qu'on appela son mauvais rêve.

« Mais, quinze ou vingt jours après, il reçut la nouvelle que son frère, lieutenant général au service de la Russie, marchant avec un corps de troupes qu'il commandait et ayant passé à cheval une rivière à la nage, fut attaqué d'une fluxion de poitrine et mourut dans la même nuit, à la même heure que le prince avait reçu ses adieux.

Le baron Thiébault raconte une autre histoire du même ordre, où M. du Troussel, ami de son père, s'étant suicidé, une de ses belles-filles, nommée Minette, en fut avisée, à l'instant même, au milieu de son sommeil.

« Ses sœurs, réveillées en sursaut, avaient beau la questionner, l'interpeller, Minette, sans les écouter, répétait avec le ton de l'effroi : « Je vois mon père, il est couvert de sang... le voilà... le voilà... » Les deux sœurs se jettent à bas du lit, allument une lumière, visitent la chambre, ne trouvent rien et cependant ne peuvent calmer ni rassurer Minette.

« A peine levée, on rend compte de tout à Mme du Troussel ; elle avait, ce jour-là, nombreuse compagnie. La fin du dîner fut employée à raconter les extravagances de Minette ; on donna une leçon sévère à Minette, qui pleura beaucoup, et, le lendemain, on apprit la mort de M. du Troussel, mort dont l'heure, la date et la circonstance principale coïncidaient d'une manière si extraordinaire avec la vision de Minette.

« Mon père raconta un jour ces deux histoires à Mme de Genlis, qui, loin d'en paraître surprise, riposta par plusieurs de la même nature et nous affirma, entre autres choses, que, au moment où le seul fils qu'elle ait eu mourut, elle était couchée et le vit distinctement passer au-dessus de sa tête, sous la forme d'un ange ayant des ailes bleues. Ce furent ses expressions ».

PNEUMATOGRAPHIE

L'écriture directe, dans des ardoises hermétiquement closes — avec ou sans crayon enfermé en l'intérieur — est un fait bien connu dont il a été souvent fait mention ; mais jusqu'ici l'on ne connaissait pas le procédé au moyen duquel se produit le phénomène. M. Fred, Evans, le californien si célèbre et si apprécié pour ce genre de médiumnité, vient de publier — de concert avec M. Owen, l'ancien éditeur et rédacteur du *Golden Gate* — un livre dans lequel se trouve une description de la manière dont s'y prennent les opérateurs, suivant une communication de l'Esprit de M. Gray, guide spirituel du médium.

Parlant de l'écriture entre deux ardoises, M. Owen dit qu'il ne lui avait pas encore été possible de comprendre ce phénomène, sur lequel jamais une explication satisfaisante ne lui avait été donnée. Il est si difficile et — on peut le dire — souvent impossible, à nous autres humains, de comprendre les choses du monde spirituel ! ce que nous savons du magnétisme, de la chimie ou de la physique des Esprits est absolument insuffisant et nos connaissances à cet égard ne pourront pas s'enrichir sérieusement, tant que les écailles terrestres ne seront pas tombées de nos yeux. Nous savons que la pneumatographie est un fait certain, nous savons que, pour l'obtenir, il faut la coopération d'un médium doué de ce qu'on appelle l'*aura* (1) ; mais, en quoi consiste la différence entre cette *aura* et celle d'autres médiums, c'est ce qui nous échappe absolument. Et cependant il n'y a, dans ces messages écrits par les Esprits, rien de plus extraordinaire que dans la transmission de dépêches par télégraphe ou par câble ; ces phénomènes dérivent, les uns comme les autres, de lois naturelles précises, mais que nous ne connaissons pas plus que celles de la pulsation ou de la croissance.

Le 24 décembre 1892, M. Owen, lors d'une visite du médium, ayant prié l'Esprit de John Gray de lui donner, si possible, une explication plausible de la pneumatographie et de la manière dont elle se produisait, le guide spirituel s'engagea immédiatement à satisfaire à cette demande. Après avoir nettoyé à l'intérieur six ardoises doubles, M. Evans demanda à l'Esprit combien il lui en fallait encore ; huit coups frappés furent la réponse. On nettoya en conséquence huit ardoises de plus et le tout fut placé sur le plancher.

(1) Les personnes dont le sens psychique est bien développé s'accordent à déclarer qu'il émane de tous les corps une espèce de rayonnement imperceptible à l'œil, auquel on a donné le nom d'*aura*. Le directeur des études à l'École Polytechnique, à Paris, appelle ce rayonnement, qu'il a longuement soumis à ses investigations suivies : *La Force extériorisée*.

Après une quinzaine de minutes d'attente, des coups annoncèrent que le message était achevé et l'on trouva les quatorze ardoises couvertes d'écriture; la communication qui contenait 200 mots (1) était en outre illustrée par une esquisse de séance. Jamais l'Esprit John Gray n'en avait donné autant dans une séance: nous doutons même qu'en aucune occasion il ait été obtenu une communication aussi étendue par écriture sur ardoise. Elle était ainsi conçue:

« Bien des expérimentateurs et des spirites convaincus, qui se sont occupés du phénomène d'écriture sur ardoise, s'imaginent que les Esprits matérialisent une main entre les ardoises et qu'ils peuvent ainsi se saisir de la touche et écrire. On croit aussi que chaque fois que la signature d'un ami se trouve au bout d'une communication, c'est que le dit ami l'a écrite lui-même et cette manière de voir entraîne à bien des discussions et à des méfiances fâcheuses. Exemple: Un homme se rend pour la première fois chez un médium, et là il obtient plusieurs messages signés des noms de ses amis de l'au-delà. La manière merveilleuse dont l'écriture se produit, dans des conditions qui excluent toute possibilité de fraude de la part du médium, lui est un sujet de profond étonnement: il emporte chez lui les ardoises. Là on se livre, tout à son aise, à un examen sérieux de ces écrits et alors la femme, ou peut-être quelque ami sceptique, fait observer que l'écriture d'une des communications ne ressemble absolument pas à celle de l'ami désincarné; passant à un autre message on y trouve quelques légères inexactitudes et ces constatations jettent un doute sur l'authenticité des messages; la vraie cause de ces perplexités ne doit être cependant attribuée qu'aux expérimentateurs eux-mêmes qui ne connaissent pas les lois auxquelles est soumis ce genre de manifestations. Je vais donc chercher à expliquer ces contradictions apparentes.

En premier lieu, il ne faut pas s'attendre à ce que des Esprits qui ne sont pas au courant des lois en dehors desquelles la transmission de messages par la psychographie n'est pas possible, soient capables d'envoyer des communications, avant d'avoir fait à cet égard l'apprentissage voulu. Serait-il raisonnable de charger, sur la terre, de l'expédition d'un télégramme, une personne qui ne connaîtrait rien à la manutention d'un appareil télégraphique? Certes, non, il faudrait auparavant lui donner le temps nécessaire à l'étude de la télégraphie; si elle veut, toutefois, envoyer une dépêche, elle le fera par l'intermédiaire de quelqu'un qui en a l'habitude. Eh bien! il en est exactement de même dans le monde des esprits; il faut avoir étudié et compris ces lois et ces manipulations et, aussi longtemps qu'il n'en est pas

(1) Il est probable que c'est 2.000 qu'il faut lire. (Traducteur.)

ainsi, il est nécessaire de s'en remettre aux Esprits qui s'y connaissent et savent comment se pratique ce genre de correspondance.

C'est ainsi que — des centaines de fois — je suis appelé, de même que bien d'autres Esprits, à transmettre des messages pour le compte d'Esprits qui ignorent les lois de la correspondance par écriture sur ardoise et il peut alors fort bien se faire — les mots nous étant dictés phonétiquement (par le son) — que tel ou tel nom ne soit pas convenablement écrit ou qu'il s'y glisse quelque autre erreur. Mais comme les Esprits peuvent tous apprendre à écrire directement, cette substitution n'est nécessaire que dans les premiers temps et lorsqu'ils sont en mesure de communiquer eux-mêmes ainsi, non seulement leurs correspondants terrestres reçoivent le *fac simile* exact de l'écriture de leurs amis spirituels, mais ils retrouvent aussi dans leurs messages les signes caractéristiques de leur style et certaines expressions familières qui établissent sans conteste l'identité du correspondant désincarné.

Une autre erreur consiste à croire que ce phénomène exige un contact personnel du médium ou de l'Esprit avec l'ardoise ou la touche. Tout ce qui se passe dans le monde des Esprits a lieu conformément aux lois naturelles et on ne pourrait pas considérer comme naturelle une loi qui permettrait à une main matérialisée de s'introduire entre deux ardoises qui ne sont séparées l'une de l'autre que par un intervalle d'un seizième de pouce, d'y saisir un crayon et d'y écrire. Les principales méthodes auxquelles nous avons recours pour l'envoi de messages par pneumatographie sont basées sur une loi qui commence à devenir familière aux habitants de la terre, c'est celle de l'électricité et du magnétisme. Les moyens employés pour l'écriture sur ardoise sont exactement les mêmes que pour une dépêche télégraphique. Je m'explique. Supposons que A., à New-York veuille envoyer une dépêche à B., à San Francisco ; faut-il pour cela qu'il se rende à San Francisco ? Assurément non ; il fait simplement jouer son instrument à New-York et chaque son ou chaque lettre est reproduit à San Francisco. Eh bien ! il en est de même chez nous. Si je veux faire passer sur la terre une communication au moyen de l'écriture sur ardoise, j'écris sur une ardoise du monde des Esprits, j'établis de là un courant magnétique positif avec le médium et, par son moyen, avec l'ardoise terrestre, en sorte que, de même qu'avec le télégraphe, chaque mouvement que je fais sur l'ardoise spirituelle se communique et se reproduit par la touche sur l'ardoise de votre terre. Nous nous servons donc du médium comme d'une batterie et de la sphère terrestre comme base de la formation et de la régularisation des courants. Nous n'avons nullement besoin d'un fil pour cela et nous nous en passons tout comme vous le ferez vous-mêmes dans un avenir assez rapproché.

Mais c'est par d'autres méthodes encore que nous produisons l'écriture, les dessins, etc., la transmission, par exemple. Ce que nous entendons par là, c'est que nous préparons de l'écriture ou des dessins en quantité suffisante pour en garnir l'ardoise du médium, puisque nous l'en imprégnons en bloc en un clin-d'œil. (C'est ainsi que, récemment, nous avons opéré instantanément en présence du professeur Alfred Russell Wallace).

Pour pouvoir obtenir une manifestation de ce genre, nous sommes obligés de spiritualiser l'ardoise suffisamment, c'est-à-dire de l'imprégner entièrement de substance spirituelle, puis de dissoudre la touche ou de la réduire en poudre très fine dont nous saupoudrons toute la surface de l'ardoise. Ce mode de reproduction a beaucoup de rapport avec celui de la photographie. L'écriture de couleur se produit de la même manière, avec cette différence cependant, que nous avons à nous pourvoir des couleurs dans la sphère terrestre, à les apporter dans la salle de la séance et à les projeter sur l'ardoise en fine poussière à peu près invisible. Cette production d'écriture ou de dessins par transmission est bien plus compliquée que celle obtenue par le mouvement du crayon et sa réussite exige des conditions tout-à-fait favorables. Il est absolument nécessaire aussi que le médium soit bien portant, dégagé de tout souci et de toute contrariété ; il faut qu'il se sente heureux dans le groupe, que le milieu soit sympathique et que tout y respire la bonne harmonie. Ces conditions étant indispensables pour assurer le succès, les médiums ne devraient jamais chercher à obtenir ce genre de manifestations lorsqu'ils se sentent fatigués ou épuisés.

En terminant, je désire adresser encore un mot à tous ceux qui veulent étudier ces phénomènes. Usez vis-à-vis du médium de procédés amicaux alors même que vous seriez plutôt portés au scepticisme ; ayez les yeux bien ouverts, portez toute votre attention sur ce qui se passe ; mais venez avec la volonté bien arrêtée de réserver votre jugement jusqu'après un sérieux examen ; vous gagnerez aussi la sympathie du médium, ce qui augmentera beaucoup vos chances de succès ; ne faites pas comme tant de gens qui proclament bien haut leur conviction qu'ils vont être dupés, tout en étant obligés de reconnaître n'avoir jamais assisté à une séance donnée par ce médium. Il doit être dans la nature d'un médium — comme dans elle de tous les hommes — de s'insurger en face d'insultes et de soupçons, immérités, qui choquent d'autant plus profondément son amour-propre que ces visites sans scrupules admettent le plus souvent qu'ils n'ont aucun motif pour l'accuser d'une manière aussi blessante, ou pour douter de son honorabilité. Un médium est un être beaucoup plus sensible et impressionnable que le reste des hommes ; aussi ressent-il d'autant plus vivement l'injustice d'accusations sans fondement et, dans ce cas, le résultat le plus

probable sera d'entraver les manifestations par son état de surexcitation. Le repos d'esprit et la bonne harmonie sont nécessaires, aussi bien chez le médium que chez les investigateurs.

Votre allié dans l'étude des choses de la vie future vous présente ses salutations.

JOHN GRAY.

(Tiré du *Progressive Thinker*.)

(Traduction de M. L. Garly, de Genève, pour le *Messageur* du 1^{er} octobre 1893.)

Nous recommandons le journal le *Messageur* à tous nos abonnés : sa lecture est instructive, attachante, et ses rédacteurs parfaitement désintéressés. Ce bi-mensuel coûte 4 francs par an, 5 francs pour l'étranger. (Union postale.) S'y abonner serait seconder une bonne œuvre, écrire à M. H. Saive, du journal le *Messageur*, à Liège (Belgique).

UNE JEUNE FILLE EXORCISÉE

Une jeune fille de vingt-six ans, habitant Gif, à la suite de chagrins, fut prise de crises nerveuses suivies de catalepsies. Certains phénomènes ayant dérouté les diagnostics des médecins appelés à lui donner leurs soins, le curé de la paroisse de Gif, persuadé que la malade était possédée du démon, obtint de M. Goux, évêque de Versailles, l'autorisation de procéder à l'exorcisme de cette jeune fille.

Peu de temps après, en effet, le curé de Gif, à qui M. Goux avait adjoint le supérieur du grand séminaire de Versailles, se rendit chez la jeune fille, et les cérémonies religieuses de l'exorcisme eurent lieu. La malade y répondit par des accès de colère, que certains assistants considérèrent comme des variétés de démons vomis par la possédée.

Parlant de l'état vraiment extraordinaire de la malade, M. Goux prétend qu'aux questions qui lui étaient toujours posées en latin par l'un des ecclésiastiques elle répondait en français avec une précision telle, qu'il était évident qu'elle les avait parfaitement comprises, ce qui fait honneur aux démons en tant que professeurs d'humanité. Il a dit en outre, à l'un de nos confrères, que la jeune fille a pu quitter son lit et vague maintenant à ses occupations ordinaires. Et il aime à croire, pensons-nous, que ses conjurations n'ont point été sans influence sur la guérison.

IL N'Y A PLUS DE BÊTES

Tiré du *Rappel*.

Une petite couleuvre, mise pour l'enseignement de jeunes enfants dans une cage à grillons, chercha aussitôt à s'en échapper, essayant l'un après l'autre tous les entre-deux des barreaux. La tête et le cou passaient bien,

mais le corps refusait de suivre. Cela dûment constaté, l'inoffensif et gracieux reptile fut subitement *pris* — du moins le crut-on d'abord — de contorsions d'une extrême violence ; en réalité, il s'y *livra* ainsi que la suite va le montrer. La suite fut que la couleuvre vomit un lézard des murailles encore long de 14 centimètres quoique la tête et une partie du cou fussent déjà digérées et pesant 2 gr. 30. Le contenant ne mesurant lui-même que 23 centimètres et ne pesant que 4 gr. 10, n'est-ce pas merveilleux qu'un contenu de cette dimension et de ce poids ait pu s'y loger ? Quoi qu'il en soit, ainsi dégrossie, la captive arriva aisément à sortir de sa cage ; ce qu'elle fit aussitôt, s'étant évidemment rendu compte de ce qui l'empêchait d'y parvenir. Raconté, plus longuement, dans la *Revue scientifique*, par l'auteur même de l'observation, M. Galien Mingaud, sous ce titre : *L'Intelligence des couleuvres*.

L'intelligence des couleuvres ! Il n'y a plus de bêtes.

V. MEUNIER.

LETTRE DE F. ALVAREZ A MEXICO

M. Leymarie, mon estimé ami et frère en spirilisme :

J'ai lu avec l'attention qu'ils méritent, les articles publiés il y a quelque temps dans la *Revue Spirite* ; un fait concernant le problème de l'intelligence des animaux m'a frappé ; il y a là quelques affirmations de choses qui paraissent prouvées ; je crois intéressant, de vous relater le fait suivant que j'ai recueilli, avec l'autorisation de l'auteur M. Manuel Arriozza (lire Arrioka) licenciô, ex-magistrat du grand tribunal de l'État.

Il y avait, dans la maison de M. Arriozza, un chien dont j'ai oublié le nom mais que nous appellerons Sirio, qui prit un jour l'habitude de voler sur la table, à l'heure du déjeuner, une couronne de pain ; il sortait de la maison et courait vivement.

Le père de M. Arriozza, fâché de ce sans-gêne, ordonna de donner à manger au chien, jusqu'à ce qu'il fût rassasié.

Le jour suivant on donna abondamment à manger à Sirio, mais, sans hésitation, le chien prit son pain et se sauva.

Convaincu, M. Arriozza comprit que ce n'était pas la faim et il fut convenu que le jour suivant, on suivrait Sirio pour savoir ce qu'il faisait du pain ; le jour suivant Sirio vola le pain à nouveau et se sauva avec ; on le suivit et on se trouva en face du tableau suivant : un vieux chien, plein de maladies et de rognés, couché contre la porte fermée d'une maison, mangeait le pain ; Sirio, à côté surveillait pour empêcher d'autres chiens d'approcher de l'infirme.

Surpris, touché de cet acte charitable, M. Arrioz ordonna de ne laisser manquer de rien à l'ami de Sirio.

Quelques semaines passèrent, Sirio ne vola plus de pain et le chien malade ne reparut plus.

A quelques lecteurs ce fait paraîtra incroyable, mais ceux qui voudraient en avoir le témoignage peuvent s'adresser à la maison Pedro, n° 5, rue Del Cortado, à Puebla. Plus d'un problème est à résoudre dans ce récit sentimental mais véridique ; il est bon, à cet effet, d'accumuler toutes les preuves.

Les hypothèses du Darwinisme ne consolent pas les libres-penseurs et nous savons que, pour les chrétiens orthodoxes, c'est l'erreur et le blasphème. Pour nous spirites, qui nous occupons plus de l'avenir que du passé nous avons plus de chance de résoudre avant d'autres ce léger doute.

L'animal, pour moi, n'a jamais cessé d'être l'animal, il progresse ainsi indéfiniment ; il est différent de l'intelligence humaine, comme deux rayons qui partent du même point ; le progrès a un but unique.

Recevez, Monsieur, mes respects et considérations fraternelles.

Félix C. N. ALVAREZ.

N. D. L. R. -- Nous reparlerons de cette question de l'intelligence des animaux, notre solution n'est point celle de M. Félix C. N. Alvarez.

LA PRIÈRE

Il y deux ans et demi, je reçus pour la première fois une communication spirite. Elle était courte, mais très nette, une phrase surtout me frappa : Prie pour moi, j'ai besoin de tes prières. Ce désir, je dirai presque cet ordre, pénétra dans mon cerveau comme un clou et s'y fixa. Je n'avais jamais cru jusqu'alors que nos prières, à nous incarnés, pussent produire quelque effet dans le monde abmatériel ; et voilà qu'un Esprit qui, selon moi, devait être très avancé et parlant très heureux, me demandait de prier pour lui. Je doutai d'abord que ce fût exact. Peu de temps après, je devins médium moi-même, et dans chaque message revenait cette recommandation de prier, tantôt pour mon propre compte, tantôt pour celui d'autrui, pour des vivants, pour des désincarnés aimés, pour des inconnus sans nom et sans histoire. Je commençai alors à pressentir toute l'importance de la prière ; je cherchai à m'expliquer son action mystérieuse, j'interrogeai dans ce but mes correspondants invisibles, et c'est le fruit de ce travail que je viens vous soumettre aujourd'hui. Je ne m'illusionne pas, je sais combien il est parfois périlleux de s'aventurer dans le sentier de l'hypothèse ; je sors d'autre part très vive-

ment que je n'ai fait encore qu'effleurer ce que je voudrais pénétrer; mais si la question mérite d'être approfondie, il n'en fallait pas moins commencer par poser ces premiers jalons d'une étude plus complète.

Nous avons tous, dès l'enfance, subi une influence religieuse quelconque, père, mère, maîtres, amis, ont jeté dans nos cœurs des semences de foi que la vie, l'étude, l'épreuve surtout ont fait germer et qui se sont transformées en convictions profondément enracinées.

Tout homme, — qu'il l'avoue ou non, qu'il l'appelle Dieu, force ou idéal — croit en un principe supérieur, et cette croyance constitue pour nous le sentiment religieux.

Tout sentiment profond, sincère, éprouve le besoin de s'exprimer, de se manifester au dehors. Il s'exprime par des mots, il se manifeste par des actes. Il en sera de même du sentiment religieux qui trouvera dans la prière son expression et sa manifestation.

Nous pouvons, en effet, établir d'emblée qu'il y a deux sortes de prière : la prière *formulée* et la prière *vécue*. La première est l'expression d'un sentiment ou d'un désir, la seconde est un état de l'âme, l'une s'échappe tout à coup du cœur comme un appel ou comme un cri d'alarme, d'amour ou de reconnaissance; l'autre pénètre, illumine, réchauffe, actionne la vie tout entière; l'une est une dématérialisation momentanée de l'âme qui cherche à se mettre en contact plus étroit avec Dieu et avec les puissances invisibles qu'elle pressent; l'autre est une élévation constante de cette âme à la recherche du bien, du progrès, de la vérité, du devoir.

La première, Dieu l'entend; la seconde, Dieu la voit.

L'on me dira : « Voilà bien des affirmations; mais comment expliquez-vous cela? »

Essayons et étudions d'abord la prière formulée, l'élan plus ou moins spontané de l'âme en haut. Cet élan a-t-il sa raison d'être? S'adresse-t-il à quelqu'un? peut-il être de quelque utilité?

On en doute; d'aucuns le nient. « Vous priez Dieu, soit! mais y a-t-il un Dieu? A supposer même qu'il existât, qu'est-il? Et l'on arrive de la sorte d'emblée au problème des problèmes, à la question suprême de la nature de Dieu.

Loin de moi la prétention de le résoudre. Dieu est : notre cœur le désire, notre raison le devine, nos aspirations vers l'infini et le parfait nous le font pressentir, par moments sa réalité s'impose. Dieu *est*, mais ne se définit pas. Lorsqu'on essaye de le démontrer, on trouve partout des impasses. Les dogmatiques, dit Charles Secrétan, sont des œuvres d'art, mais des œuvres d'un art condamné fatalement à l'impuissance (1).

(1) Mon utopie.

Ne nous attardons donc pas à tenter d'élucider cette question ; souhaitons plutôt que les négateurs sentent un jour qu'il y a quelque chose au-dessus d'eux.

La prière suppose un Dieu qui entend et qui sait, et, pour le chrétien, un Dieu qui aime et qui répond. L'élan qui nous porte vers Lui n'est donc pas vain, il a sa raison d'être. Mais quelle est son utilité ?

Pour pouvoir répondre à cette question, il est nécessaire de se rendre compte préalablement de ce qu'est la prière, des conditions qu'elle doit remplir pour devenir efficace et de quelle façon elle peut agir.

Qu'est-ce que la prière en elle-même ? ai-je donc demandé à mes guides spirituels. Trois réponses distinctes m'ont été données. L'un m'a dit : La prière est une action toute divine ; c'est-à-dire qu'en réponse à votre demande, Dieu vous envoie directement ou par l'intermédiaire de ses messagers, les Esprits, soulagement, force, courage, santé, biens matériels même.

Un autre : La prière est une émission d'un fluide spécial, différent selon celui qui prie, doué de certaines propriétés et qui agit dans l'invisible comme une force mécanique.

Selon le troisième, elle ne serait qu'un état vibratoire très intense du fluide universel, état qui fournirait à la prière ses propriétés particulières.

J'ai reçu ensuite de nombreuses communications, desquelles il me paraît légitime de conclure qu'il y a une part de vérité dans chacune des trois hypothèses. C'est ce qui ressortira de la suite de cette étude. Je me contenterai pour le moment de citer un seul de ces messages, qui montre combien sont près de s'entendre les partisans des deux dernières opinions. Le voici :

Les incarnés se font une très fausse idée de la prière ; c'est pour cela qu'ils doutent de sa puissance et de son efficacité. Il leur est, en vérité, difficile de se l'expliquer clairement, car le domaine fluidique qui est le sien est trop peu exploré jusqu'à présent par l'humanité terrestre. Je crois cependant que vous pouvez vous rendre compte jusqu'à un certain point de ce qui se passe, si nous vous disons que la vibration produite dans la prière agit comme un véritable agent matériel dans le monde fluidique ; elle prend pour ainsi dire un corps. Comme l'électricité pour vous dans le domaine physique, elle devient pour nous quelque chose de perceptible, de puissant, et c'est ce qui lui permet soit d'agir par elle-même, soit d'être utilisée par nous avec efficacité. Certaines ondes de l'éther produisent la lumière, certaines autres le son, certaines autres l'électricité, j'ajouterai certaines autres la force de la prière. Je n'entends ici ni les mots, ni même la pensée qui constituent pour vous, incarnés, la prière ; j'entends cet état spécial du fluide universel qui est le *produit* de votre pensée et qui, dans

l'invisible est une puissance de plus à notre disposition. De même que vous servez de l'onde électrique pour transmettre au loin votre pensée sans que cette onde soit en rien votre pensée elle-même, — ce sont bien deux choses distinctes, une cause et un effet, — de même l'onde prière transmet votre pensée sans se confondre avec elle, à des distances et avec une rapidité inimaginables.

— Mais, ai-je objecté à mon interlocuteur de l'au-delà, si tout se réduit à une question de fluide, où est l'action divine ?

— Elle est, m'a-t-il été répondu, dans le fait que l'action de la prière est soumise à la volonté de Dieu ; elle est dans les lois qui régissent cette action, lois qui ont été organisées par Lui et qui proclament sa bonté comme la loi de la gravitation chante sa puissance et sa grandeur ; elle est dans l'acte même de celui qui prie, car vous êtes ouvriers avec Dieu.

Admettons donc que la prière imprime au fluide universel une vibration capable de le modifier au point d'en constituer cet élément spécial que mon correspondant invisible appelle l'onde prière. Mais pour ce faire, elle doit nécessairement remplir certaines conditions. Comparons-la, pour nous en rendre plus aisément compte, à cet autre état vibratoire qui produit le rayon lumineux. Ce rayon est d'autant plus intense que le foyer dont il émane est plus ardent, il traverse avec une rapidité connue mais étonnante les espaces les plus considérables ; il rencontre sur son chemin des mondes grands et petits qu'il illumine au passage, la matière elle-même ne lui est pas toujours un obstacle : la lumière du soleil ne nous parvient-elle pas à travers les nuages d'un ciel couvert ? les carreaux de notre fenêtre empêchent-ils les rayons de venir égayer notre demeure ?

Ainsi fait notre prière, avec deux différences cependant : d'abord, sa force ne s'atténue pas en s'éloignant de son centre de production et elle parvient à se faire sentir jusque dans les parages les plus lointains, en outre, comme vitesse de transmission, elle est infiniment plus rapide que la lumière, le son, etc., qui sont des phénomènes très matériels en comparaison. Plus on s'écarte de l'idée de matière (ce mot étant pris dans son sens le plus ordinaire), plus les notions de vitesse, d'intensité, d'étendue, de puissance augmentent. La matière à l'état radiant est douée de propriétés bien plus énergiques que sous ses autres formes. Que de surprises l'avenir ne nous réserve-t-il pas dans ce domaine !

Nous avons dit que le rayon lumineux est d'autant plus intense qu'il part d'un foyer plus ardent. De même, l'élan qui nous porte à prier et qui est retenu en quelque mesure par les conditions matérielles de notre existence présente, doit être aussi puissant que possible, pour cela il faut que le cœur déborde d'amour pour Dieu et pour le prochain.

Mais il demande d'autres conditions encore et c'est un point sur lequel mes guides spirituels ont insisté d'une façon toute spéciale. La prière doit s'échapper en toute liberté d'un cœur humble, droit, sincère.

Je ne parle pas, cela va de soi, de ces prières toutes faites que l'on répète sans trop savoir ce que l'on dit, ni de celles qui prétendent avoir pour résultat l'obtention d'une faveur matérielle. C'est à peine si elles méritent le beau nom qu'on leur donne. Je n'ai ici en vue que la prière, soit voulue, soit spontanée de l'âme, qui se dégage, pour ainsi dire, momentanément de ses entraves terrestres, afin de se rapprocher de Dieu ou de ceux qu'elle a perdus pour le présent et qu'elle aime pour l'éternité. Cette prière-là est chose sainte, elle doit être faite saintement. Elle sera précédée d'un moment de méditation, de recueillement, d'un retour sur soi-même, d'un examen de conscience sérieux et sévère, afin de voir clair dans son cœur.

Elle doit être sincère : « Ne professez aucune parole, m'a dit un esprit, qui ne soit strictement l'expression de votre pensée ; ne dites pas, par exemple : Je me repens, si vous n'êtes pas absolument certain que c'est bien le repentir qui vous anime. Ne priez pas non plus quand votre esprit est distrait ou préoccupé par quelque idée matérielle. Mais, d'autre part, n'attendez pas au soir ou à une heure spéciale pour vous élever vers Dieu par la pensée. Dès que vous vous y sentez porté, laissez votre âme s'épancher dans le sein du Père céleste. Que lui importent, à Lui, le moment et le lieu ? Un simple regard levé vers le ciel est quelquefois plus éloquent que la plus longue oraison débitée sagement à l'heure accoutumée. Élevez vos cœurs en haut le plus souvent possible ; ils devraient, pour être bons et heureux, planer toujours au dessus de la terre. »

Maintenant que nous avons vu le point de départ de la prière, voyons où elle va, comment elle agit et quels sont ses résultats.

Toute prière monte à Dieu, même si elle est adressée à quelque intermédiaire, et son action est toujours subordonnée à la volonté souveraine. Mais cette action est bien plus étendue qu'on ne le croit, car elle se fait sentir à la fois sur celui qui prie, celui à qui l'on s'adresse, et celui en faveur de qui l'on prie.

Cette action est essentiellement fluidique. Il faut qu'il y ait, et les Esprits eux-mêmes nous enseignent qu'il y a, dans l'invisible une infinie variété de fluides, d'états et de combinaisons fluidiques. Dans le monde qui tombe sous nos sens, nous voyons la matière sous trois formes principales, mais modifiée à l'infini soit par l'action de la nature, soit par la main humaine. Le fluide a, lui aussi, différents états généraux, susceptibles de modifications innombrables sous l'influence d'agents inconnus et sous la main des désincarnés, selon le but qu'ils se proposent.

« Les fluides véhicules de votre pensée, m'a dit l'un d'eux, ne sont pas tous de même nature. On les a comparés, pour vous les faire comprendre, au fluide électrique, parce que c'est le seul qui soit connu des incarnés, dans ses effets, sinon dans son essence, et qui soit admis par la science. Il en sera bientôt de même du fluide magnétique. Ceux-là ont attiré l'attention en tout premier et peuvent être étudiés parce qu'ils sont les plus matériels, les plus humains. Il n'en est pas de même de ceux qui agissent dans les phénomènes psychiques comme la pensée. Ceux-ci sont d'une nature bien plus insaisissable, et si nous les avons comparés au fluide électrique, ce n'est point que nous les lui assimilions ; il y a entre eux, pour nous, une très grande différence de densité ».

C'est grâce à ces agents si divers que les Esprits peuvent agir sur la matière, sur nous et entre eux, et cela va nous aider à nous faire quelque idée de ce qui se passe dans l'invisible, quand la prière a produit la vibration que nous savons.

(A suivre.)

CH. CHAMPURY.

LA FORCE VITALE

NOTRE CORPS FLUIDIQUE, SA FORMULE BIOMÉTRIQUE

Tiré de la *Revue l'Aurore du Jour nouveau* novembre 1893.)

Tel est le titre d'un nouveau livre que M. le Dr Baraduc offre à l'appréciation du monde savant et de tous ceux qu'intéressent les manifestations intimes de notre « moi ». Or, quels innombrables et obscurs problèmes cache ce « moi », combien nous sommes loin d'en avoir résolu les moindres et que de temps encore pour arriver à l'application de la maxime socratique : « connais-toi toi-même » épigramme, du livre de M. Baraduc.

Immense est le chemin parcouru par l'esprit philosophique, tant antique que moderne, ou l'imagination poétique des hommes dans la solution des problèmes de la vie ; mais tout n'est qu'échaffaudage subjectif, or il faut à notre esprit scientifique moderne des preuves objectives, expérimentales, enregistrables, des solutions auxquelles sont arrivés les spéculatifs. L'esprit scientifique tend de nos jours de plus en plus à tout croire sans parti pris, pourvu qu'on lui fournisse un examen scrupuleux des faits et des recherches expérimentales, fait dans les conditions requises par la science.

M. Baraduc semble, dans son expérimentation sur une force nouvelle, différente aux modes d'énergie connue, chaleur, électricité, mouvement, etc., avoir rempli ces conditions ; c'est ce qui donne surtout du poids à son ouvrage.

Cet ouvrage peut se diviser en trois parties :

1^{re} Partie expérimentale ;

2° Partie spéculative ou interprétation des expériences ;

3° Partie pratique ou application thérapeutique de la découverte.

1° L'expérience qui fait le fond du livre est fort simple ; elle consiste en l'action de l'approche de la main sur un appareil connu depuis longtemps, le magnétomètre de Fortin.

Celui-ci se compose essentiellement d'un fil de coton, très fin, non tordu au bout duquel est suspendue une aiguille de cuivre légère.

Ce fil est fixé à la partie supérieure d'une cage de verre et l'aiguille surmonte un cadran divisé en 360°, fixé sur une bobine de verre autour de laquelle vient s'enrouler un fil fin.

L'aiguille étant immobile et fixée sur un degré connu, on approche la main à environ 2 centimètres de l'appareil. De suite on aperçoit un mouvement de l'aiguille : mouvement d'attraction ou de répulsion qui se traduit en autant de degrés, qu'on note soigneusement. Et ainsi pour chaque personne observée. M. Baraduc a fait trois cents expériences consécutives sur ces mouvements de l'aiguille ; il en a dégagé les faits suivants :

1° Que l'aiguille se meut en attraction ou en répulsion.

2° Que la somme de degrés d'attraction produits par l'approche de la main droite est plus forte que la somme des degrés d'attraction produits par la main gauche ; et inversement pour la répulsion.

3° Que le nombre de degrés de répulsion et d'attraction est variable pour chaque individu. Le rapport des degrés de répulsion et d'attraction est variable pour chaque individu. Le rapport des degrés de répulsion à ceux d'attraction notés dans une série d'expériences constitue ce que M. Baraduc appelle la *formule biométrique* de chaque individu.

4° Qu'il y a prédominance d'attraction dans certains états physiques ou moraux (état maladif, fatigue cérébrale, dépression morale), de répulsion dans d'autres (état de force physique, contentement moral, etc.) et que la volonté, peut jusqu'à certaine mesure, intervenir dans les mouvements négatifs ou positifs de l'aiguille.

Ajoutons que ces diverses expériences ont été soigneusement contrôlées et que les conditions de production ont été variées. En effet, on aurait pu incriminer pour le mouvement de l'aiguille l'action des forces connues — magnétiques-caloriques — lumineuses ou autres. M. Baraduc a eu soin d'observer les mouvements imprimés à l'aiguille par ces différents agents — il a reconnu qu'ils étaient tout autres que ceux observés par l'approche de la main. M. Baraduc a, par exemple, placé entre l'appareil et la main un bloc de glace et l'aiguille a été mue tout de même ; ce qui prouve que ce n'est pas la chaleur dégagée par la main qui produit le mouvement observé ; une autre expérience de contrôle, faite sous les auspices et dans le labora-

toire de M. Richet, a consisté à mettre l'appareil de Fortin sous la cloche d'une machine pneumatique et à observer si les mouvements se produisaient, la force agissant à travers du vide, l'expérience a encore une fois été positive et l'aiguille s'est mue comme dans les conditions ordinaires. Tel est en quelque sorte le schéma des expériences et des résultats obtenus par M. Baraduc. Voyons maintenant en deux mots quelle est, suivant lui, leur interprétation.

M. Baraduc fait intervenir dans cette interprétation la théorie de la force vitale universelle. La théorie d'une force vitale universelle, qui échapperait aux données de physique que nous possédons, est ancienne et remonte jusqu'aux plus antiques philosophies orientales (théorie du corps astral des anciens mages); de nos jours, et pour des esprits scientifiques éminents, son existence ne paraît pas incompatible *a priori* avec nos connaissances actuelles de physique. Or, M. Baraduc faisant descendre cette théorie des hautes sphères spéculatives l'applique dans les faits observés par lui et cité ses expériences comme une preuve de l'union de notre force vitale propre (l'Enormon d'Hippocrate) avec la force vitale universelle.

Pour lui attraction de l'aiguille signifie entrée de cette force vitale en nous; répulsion signifie sortie. Il appuie cette interprétation sur le fait qu'il a observé, d'une attraction dans les mouvements de nécessité pour l'homme, tant physique que morale, d'un rapport d'énergie.

Les personnes en déchéance organique, en état de dépression morale, attireraient l'aiguille. Il a, par contre observé une répulsion chez ceux qui débordent de vie; chez les énergiques, les joyeux de vivre, il y a un trop-plein de force vitale qui s'épanche au dehors, s'alliant à la force vitale universelle. Enfin il a remarqué un équilibre remarquable chez les personnes au moment où leur vie s'écoule normalement. En outre il localise l'entrée de la force du côté *droit* du corps, et sa sortie du côté *gauche*, s'appuyant sur le plus grand nombre d'attractions de l'un, de répulsions de l'autre.

Une autre preuve pour lui qu'il s'agit bien de la force vitale, c'est que sa dépense, sa sortie, ainsi que son emmagasinement sont sous la dépendance de la volonté. On peut volontairement attirer ou repousser l'aiguille. Ce serait, en petit et applicable à chacun, les fameuses expériences d'extériorisations de la volonté de Crookes, où son médium faisait à distance soulever le levier d'une balance.

Ayant ainsi cru établir solidement qu'il s'agit bien de l'influence de la force vitale dans les mouvements de l'aiguille, M. Baraduc cherche à démontrer les propriétés essentielles de cette force vitale personnelle, de cet Enormas, puisqu'il adopte l'appellation d'Hippocrate.

Une partie de ces propriétés s'est dégagée des expériences mêmes : cette

force est toujours une dans la personnalité puisqu'elle s'acquiert ou se déperd proportionnellement aux nécessités vitales ; elle est intelligente et libre, intelligente puisque l'équilibre entre la déperdition et l'apport est maintenu de façon à ce que nous puissions vivre, libre parce qu'elle est aussi sous la dépendance de notre volonté. Mais M. Baraduc va plus loin, il localise sur l'enveloppe cutanée les endroits par où l'apport des fluides vitaux se fait et les centres où ils se condensent, divisant schématiquement le corps en centre cérébral, cardio-pulmonaire, stomacal, génital, et faisant abstraction des données anatomiques précises et des groupements de la physiologie orthodoxe. Il est à noter toutefois que c'est sur des expériences faites avec des sujets en état d'hypnose qu'il appuie ces localisations. La dernière et non moins longue partie du livre est consacrée à l'application thérapeutique, basée sur l'interprétation des expériences primordiales.

Nous nous abstiendrons de suivre M. Baraduc dans cette voie.

En somme, l'expérience de M. Baraduc est intéressante, la méthode paraît sérieuse, les conclusions sont dignes d'intérêt mais plus sujettes à caution.

Les faits restent les théories passent.

PREUVES DE L'EXISTENCE DES ESPRITS

D'APRÈS LA SCIENCE, LA TRADITION ET LES FAITS

(Suite.)

L'existence des anges ou « bons esprits » ainsi que celle des démons ou « mauvais esprits » nous est (comme nous venons de le prouver (1), à chaque pas révélée, par la lecture des Livres saints, mais nous ignorons à quel moment Dieu a créé les « esprits angéliques ». Nous allons examiner successivement les opinions à ce sujet, des divers Pères de l'Eglise. D'abord saint Augustin, par ces paroles de la Genèse : « Au commencement Dieu créa le ciel et la terre », dit qu'on peut entendre (par le ciel et la terre), toutes les créatures tant spirituelles que corporelles et que c'est là l'explication la plus vraisemblable (2).

Mais l'avis de ce grand homme n'est pas partagé par tous les Pères de l'Eglise et beaucoup de ces derniers soutiennent que les anges ont été créés non pas en même temps que les substances corporelles, mais avant elles. Parmi les Pères qui ont ce sentiment commun nous trouvons saint Grégoire

(1) Voyez la *Revue spirite*, nos 8, 9, 10 de l'année 1892, et les nos 2, 3, 8, 11 de 1893.

(2) *Cité de Dieu*, liv. XI, ch. XXXIII, saint Augustin.

de Naziance, saint Jean Chrisostôme, saint Bazile, saint Jérôme, saint Ambroise, saint Hilaire, saint Grégoire, saint Jean Damascène, Lactance, Philon, Petau, Tatien. D'autres enfin, disant qu'ils ont été créés, le premier jour, tandis que plusieurs laissent indécise la question de savoir si c'est avant le premier jour qu'ils ont été créés, ou si c'est ce jour-là même (1).

Au moyen âge, l'opinion dominante est celle que les Pères, et surtout les Pères latins, ont soutenue le plus généralement, celle qui admet que les anges ont été créés en même temps que la substance corporelle.

Il est universellement admis que les anges ou « bons esprits » sont d'une nature supérieure à l'homme; qu'ils occupent par cette raison un degré plus élevé dans l'échelle de la création; et qu'ils tiennent par leur nature, (comme l'avaient déjà reconnu les philosophes platoniciens), le milieu entre l'homme et Dieu.

C'est d'ailleurs, maintenant la croyance de tous les peuples, et saint Paul lui-même, dans son épître aux Colossiens (I, v. 15) appelle les anges : *Ver-tus, Principautés, Dominations, Puissances*. Ces diverses dénominations ne prouvent-elles pas la supériorité de la nature de ces intelligences?

Mais cette nature angélique est-elle toute spirituelle, ou en d'autres termes doit-on regarder les anges comme absolument dégagés de toute espèce de corps? Des opinions sont diverses à ce sujet. Saint Justin dit que les anges se nourrissent d'une sorte d'aliments célestes, supérieurs aux grossiers aliments de la terre. Saint Irénée leur attribue un corps subtil, formé de l'air le plus pur. Clément d'Alexandrie leur donne une sorte d'enveloppe ou de corps subtil. Théodote conclut leur corporéité de leur visibilité. Saint Méthode et Théognoste leur donnent aussi un corps subtil. Origène va jusqu'à déterminer la forme de ce corps.

On peut citer encore comme attribuant un corps aux anges : saint Cyrille, et dans l'Eglise latine : saint Augustin, Tertullien, Cassien. Claude Mamert dit qu'ils ont un corps et une âme, qu'ils sont composés d'une nature corporelle et d'une nature incorporelle, tout à fait comme l'homme. Honorius d'Autun et saint Bernard leur donnent aussi un corps. Il y a d'ailleurs beaucoup de Pères qui admettent que Dieu seul est *incorporel*. Ainsi parlent Origène, Méthode, Macaire, saint Hilaire, saint Ambroise, saint Cyrille d'Alexandrie. Jean de Thessalonique va jusqu'à déclarer le sentiment qui attribue aux anges la nature corporelle la vraie doctrine catholique (2).

Saint Bazile, saint Ephrem, saint Grégoire de Naziance, saint Césaire, saint Fulgence, Arnobe, Minutius Félix, Raban Maur partagent aussi cette dernière opinion, c'est-à-dire croient à la nature corporelle. Lactance dit que

(1) Klée. Manuel de l'histoire des dogmes chrét. t. 1^{er}, page 340.

(2) Klée. Manuel des dogm. chrét., t. 1^{er}, page 343.

les anges n'ont aucune espèce de corps, mais il émet, d'autre part, dans ses œuvres, une opinion qui serait en contradiction avec celle de l'immatérialité complète de ces esprits. Saint Athanase ne peut non plus passer pour un défenseur de leur incorporéité absolue.

D'un autre côté, nous pouvons citer, parmi les croyants à la pure spiritualité des anges, saint Ignace, saint Denis, saint Grégoire de Nysse, Marius Victorinus, Didyme d'Alexandrie, saint Chrisostôme, saint Epiphane, Theodoret, Zachæus, saint Grégoire-le-Grand et saint Jean Damascène. Nous ajouterons que saint Thomas, Suarez et tous les théologiens croient également à la pure spiritualité des anges, et cette dernière opinion a fini par l'emporter sur toutes les autres.

Voyons maintenant quelles sont les raisons sur lesquelles se fondent les partisans de la corporéité des anges, et les partisans de leur spiritualité. Les premiers pensent que les anges étant quelque part sans être présents, en tous lieux, on ne peut se les représenter que limités dans l'espace. On s'appuie encore sur les angelophanes ou apparitions d'anges et sur la mention des corps célestes que l'on trouve dans saint Paul (Klée, page 344). Ces raisons sont peu solides.

Les partisans de la spiritualité s'appuient sur un passage de la sainte Ecriture. David dit dans les Psaumes, que Dieu fait des esprits ses anges, c'est-à-dire ses messagers. De là on conclut leur spiritualité pure. Mais cette conclusion est-elle bien légitime? L'homme aussi est appelé un esprit; s'ensuit-il qu'il soit esprit pur? Le quatrième concile de Latran en proclamant la spiritualité des anges n'a pas voulu cependant définir l'incorporéité absolue de ceux-ci. Enfin saint Thomas dit que « la perfection de l'univers demande l'existence des substances purement immatérielles ». En effet, si l'on considère la création tout entière comme une communication graduée de la bonté divine, une illumination extérieure de son être caché dans une lumière inaccessible en soi, une représentation, enfin, de moins en moins obscure de ses attributs, l'on est amené à conclure, avec l'Ange de l'école qu'il y a au-dessus de l'homme des substances purement spirituelles. Les créatures qui occupent le sommet de la création, se trouvant les plus rapprochées de Dieu, sont par là même la plus vive image de la splendeur divine, et comme s'exprime saint Denys, *les plus purs rayons de sa bonté*. Elles doivent donc représenter plus fidèlement la spiritualité absolue de Dieu. D'où cette conséquence qu'elles seront d'une essence tout immatérielle. Cependant cette conception, qui ne manque certainement pas de grandeur, ne prouve pas que tous les anges soient dépourvus de corps. Qu'il y en ait un certain nombre, les plus élevés, ceux qui touchent de plus près à Dieu, qui soient sans aucune espèce d'enveloppe matérielle, cela ressort

du raisonnement de saint Thomas ; que tous soient dépourvus de corps grossiers et charnels comme les nôtres, leur supériorité sur nous le demande, et l'enseignement unanime des Pères le confirme ; mais s'il y a un ordre, une gradation aussi, une diversité parmi les anges, s'ils formaient différentes espèces, pourquoi les plus voisins de l'homme et les moins rapprochés de Dieu n'auraient-ils pas un corps subtil et aérien ? Je vous demande donc si, comme on l'observe dans la nature matérielle, il n'y aurait pas dans le monde angélique des espèces différentes toutes plus parfaites les unes que les autres ; en sorte que le monde invisible soit constitué sur le même plan que le monde visible ? (1).

Sans aucun doute les choses visibles sont la manifestation des invisibles, selon saint Paul. Et saint Thomas dit ces paroles pleines de profondeur :
 « Comme donc toutes les choses sensibles ne sont pas de la même espèce, les intellectuelles ne le sont pas non plus. La perfection de la nature angélique demandait la multiplication des espèces, et non pas la multiplication des individus dans la même espèce. Les anges sont donc tous d'espèce différente. Dans les substances immatérielles il ne peut y avoir de diversité numérique sans une différence spécifique et sans inégalité naturelle. Car par là même qu'elles ne sont pas composées de matière et de forme, et qu'elles sont des formes subsistantes, il est évident que la diversité qui règne entre elles doit reposer sur l'espèce. En effet, on ne peut pas comprendre qu'une forme soit séparée si elle n'est une dans son espèce. Or, la diversité spécifique est toujours nécessairement accompagnée d'une diversité naturelle. C'est ainsi que dans différentes espèces de couleurs, il y en a une qui est plus parfaite que l'autre » (2). Ainsi, d'après Saint Thomas, les substances immatérielles ne sauraient différer en nombre, sans différer en espèce, parce que chaque ange se distingue de tout autre ange, et constitue une individualité propre, une forme immatérielle qui ne saurait se confondre avec une autre. Il y a donc, dans cette forme spirituelle quelque chose qui la distingue et la spécifie et qui ne se trouve pas dans la matière, puisque les anges sont immatériels. Dès lors ce qui les différencie se trouve dans la substance spirituelle elle-même. Ainsi chaque substance, chaque forme angélique, séparée de toute matière, renferme en soi quelque chose qui la distingue et la différencie. Ce quelque chose de propre à elle constitue sa spécialité et en fait une espèce particulière (3).

(1) Des Esprits et de leurs rapports avec le monde visible d'après la tradition, par M. l'abbé Thiboudet Paris, 1854.

(2) Saint Thomas, tom. II, p. 12, traduction de l'abbé Drioux.

(3) Des esprits et de leurs rapports, etc... Ouvrage précédemment cité par l'abbé Thiboudet.

« Les choses, dit Saint Thomas, qui sont de même espèce et diffèrent seulement par le nombre, se ressemblent par la forme et se distinguent par la matière; mais les anges ne sont pas composés de matière et de forme, et c'est pourquoi il est impossible que deux anges soient de même espèce » (1).

Il existe donc une progression ascendante dans le monde spirituel comme il en existe une dans le monde matériel, toute chose, dans le monde visible comme dans le monde invisible, depuis l'atome jusqu'à Dieu, suivant cet admirable enchaînement des substances, qui a été établi, de toute éternité, par des lois immuables, souverainement justes, multipliant à l'infini les espèces, tout en resserrant les anneaux de la mystérieuse chaîne des êtres et des choses.

D'après ce qui précède nous pouvons admettre qu'il existe entre l'homme et l'*esprit pur*, une transition douce, un passage graduellement amené par des corps qui, en se subtilisant de plus en plus, s'avancent vers la spiritualité jusqu'à l'incorporéité sans mélange. Or, en admettant la théorie des vies successives, autrement de « la pluralité des existences », nous avons l'explication la plus rationnelle de ce passage, à travers tous ces états intermédiaires de l'esprit de l'homme avant de participer à la nature angélique ou de « *pur esprit* », chaque vie étant pour l'esprit, un moyen d'expiation, de purification ou d'avancement que Dieu accorderait à l'homme, et que ce dernier devrait s'efforcer de mettre bien à profit.

(A suivre.)
10 novembre 1893.

D^r GASTON DE MESSIMY,
Puéchabon (Hérault).

LA CLÉ DE LA VIE

Mausoleo, Corse, le 6 décembre. Si je ne me trompe, il manque à l'érudition de tous les rédacteurs de la *Revue Spirite* une connaissance approfondie de l'exégèse philosophico-religieuse exposée par l'extatique Michel-Figanières dans ses deux ouvrages intitulés : *La clé de la Vie, la Vie universelle*.

Sans trouver cette œuvre parfaite, j'ai affirmé il y a quarante ans, dans une brochure intitulée : *Une Révolution inconnue*, que c'est le plus grand monument qui existe dans les archives de l'humanité. Je ne crains pas de renouveler cette affirmation encore aujourd'hui.

J'attribue ma divergence d'opinion à ce sujet avec tous ceux qui s'occupent de la question de Dieu et du Cosmos, à l'ignorance où se trouvent ces

(1) « Som. théol., 1 p., q. 50, art. 4. »

derniers de ce système théonomique, aussi extraordinaire par son fond que par sa forme et son origine; exclusif de toute abstraction réalisée et de toute entité métaphysique, malgré l'étendue et la profondeur infinitésimales de son analyse et malgré l'immensité de sa syntèse organique, embrassant dans son unité vivante, tous les mondes, toutes les âmes humaines qui peuplent ces mondes et Dieu directeur suprême et éternel du Tout; système constamment indicatif et descriptif de réalités matérielles, visibles, ou invisibles à l'homme; mais toujours substantielles et déterminées; c'est-à-dire toujours positives et remplissant par là même toutes les conditions scientifiques qu'exige l'école philosophique positiviste, qui règne en ce moment sur l'esprit de la généralité des savants.

Quand il s'agit de spéculations philosophico-religieuses, le critérium de vérité est le jugement rationnel éclairé et non l'avis plus ou moins général des esprits, comme le prétendent les partisans exclusifs d'Allan-Kardec. Les idées et les doctrines qui marquent les grands progrès de l'humanité sont toujours dues à des initiateurs individuels d'intelligence supérieure, et jamais à des collectivités dont la valeur intellectuelle ne peut être que moyenne.

Il y a longtemps que les spirites kardécistes intransigeants piétinent sur place, quand ils n'adoptent pas des théories scientifiques complètement erronées, comme celle du transformisme darwiniste, où l'âme humaine devient un *composé organique* d'éléments infinitésimaux, par conséquent d'une *décomposition* toujours possible, partant d'une *immortalité* toujours douteuse, ce qui conduit logiquement et invinciblement au scepticisme et par là même renforce beaucoup la thèse du matérialisme; car les matérialistes peuvent logiquement affirmer, en vertu de la loi d'analogie, que l'âme humaine *composée d'éléments infinitésimaux*, est *décomposable* comme tous les composés du règne minéral, du règne végétal et du règne animal, à moins de preuves positives du contraire qui n'existent pas dans l'espèce. Bien mieux si la théorie du transformisme est vraie, chaque fois qu'on va aux lieux d'aisance, on y jette une incommensurable quantité d'âmes humaines élémentaires. Le système de Michel de Figanières, au contraire, combat victorieusement le transformisme darwiniste, et prouve avec une incontestable *évidence rationnelle* que l'âme humaine est une unité *substantielle, simple et immortelle*, absolument distincte à jamais de l'âme des animaux qui se décompose, comme le corps, à la mort de chaque sujet, et ne jouit d'aucune immortalité. J'ajoute que ce système réalise un progrès immense dans tout le domaine religieux, dans tout le domaine philosophique et dans tout le domaine scientifique.

Je me fais un devoir de tenter de réhabiliter une œuvre du plus haut

mérite qui est en librairie depuis trente-six ans et qui est méconnue et dédaignée par tout le monde encore aujourd'hui. A cet effet je suis prêt à soutenir dans les colonnes de la *Revue spirite*, une discussion contradictoire et publique avec n'importe quelle personne sur la valeur relative du système théonomique de Michel de Figanières ; mais c'est à la condition expresse que cette personne aura lu, compris et convenablement appris le système dont il s'agit. Les discussions sur n'importe quoi avec ceux qui ne connaissent pas ou ne connaissent qu'imparfaitement ce qu'ils discutent, sont toujours stériles et deviennent souvent irritantes. Je décline aussi toute discussion à ce sujet par correspondance privée, qui ne devrait pas profiter au public. Je conseille aux personnes qui seraient disposées à discuter avec moi le système de Michel de Figanières, de prendre préalablement connaissance de ce que j'ai dit de cette œuvre dans l'épilogue de mon livre intitulé : *Projet d'une constitution politico-sociale humanitaire*. (Paris, librairie des sciences psychologiques, 1, rue Chabanais.)

Je ne serais pas surpris qu'en raison du complet oubli où l'on a laissé jusqu'ici l'œuvre de Michel de Figanières, nul ne se trouve immédiatement en mesure de répondre à mon invitation ; c'est pourquoi je déclare que j'accepterai la discussion publique à n'importe quel moment ultérieur, fût-ce dans un an.

J'envoie une note identique à celle-ci à la *Religion Universelle*, au journal *Le Spiritisme*, au journal *Le Relèvement social*, au journal *Le Matin* et à *Bastia-Journal*, organes de publicité auxquels je suis abonné, avec prière de la publier également dans leurs colonnes. J'agis ainsi pour faire triompher, autant qu'il peut dépendre de moi, la vérité scientifique et la justice due à tout grand ouvrier du progrès humanitaire. Les médecins, en raison de leurs connaissances anatomiques, ont beaucoup plus de facilités que les autres savants pour apprécier la doctrine théonomique de Michel de Figanières.

RENUCCI, capitaine en retraite.
A Mausolio, arrondissement de Calvi (Corse).

N. D. L. R. — Le très estimable capitaine, notre ami et F. se trompe en croyant que nous n'avons pas étudié la *Clé de la vie*, et la *Vie Universelle* de Michel de Figanières ; nous les avons lus et relus, et si nous n'en acceptons pas la teneur, nous admirons et la belle faculté médianimique de Michel, et les conceptions originales énoncées par ses guides.

Nous désirions connaître *de visu*, ce médium dont les adeptes se déclaraient, comme lui, les adversaires du spiritisme ; or, en 1879-1880, Michel de Figanière vint à Paris pour rééditer la 2^{me} édition de sa *Vie universelle*, chez Dentu, de la galerie d'Orléans, au Palais Royal ; il était accompagné par

un négociant de Lyon, son fervent disciple, lequel nous présenta le célèbre médium en nous déclarant, tout d'abord, que nous étions dans l'erreur en étant de l'école d'Allan Kardec; pour nous le prouver, Michel nous demanda à être présenté à la Société scientifique d'études psychologiques, dont M. François Vallès, inspecteur général des Ponts-et-Chaussées, était le président.

Nous nous empressâmes de mettre Michel en rapport avec ces messieurs; après de longues explications, de concert avec les amis qui l'accompagnaient, il offrit de donner des preuves de sa puissance médianimique (à l'aide de son guide spirituel) à une commission de 25 personnes choisies parmi les membres de la Société: il prouverait que les théories émises dans ses œuvres étaient les seules dignes de créance.

Au jour et à l'heure choisis par Michel de Figanières et ses admirateurs, la commission choisie était réunie dans notre salle, 5, rue des Petits-Champs; il y avait, entre autres, MM. François Vallès; Eugène Bonnemère, l'historien; Eugène Nus, le grand écrivain; Ch. Fauvety, le philosophe; Ch. Lomon, le poète inspiré; le colonel d'artillerie Devoluet; deux professeurs de hautes mathématiques de nos facultés; le colonel (génie) Mallet; l'ingénieur Emile Barrault; l'ingénieur astronome Tremeschini, etc., etc... Sous la protection de ses disciples, Michel de Figanières s'endormit et l'assistance attendait anxieusement les résultats; chacun lui était sympathique après avoir lu ses œuvres.

Vaine attente, il n'y eut rien; cela n'est pas extraordinaire, les spirites savent que les conditions du lieu étant changées, la médiumnité peut être modifiée profondément. Michel s'étant éveillé paraissait vivement contrarié de n'avoir pas donné les manifestations promises; il discuta, ainsi que ses disciples, avec la délégation des 25, et finalement il s'emporta, étant agacé; il déclara aux délégués que l'ignorance étant leur règle, ils n'étaient pas dignes de recevoir la parole de vérité. Naturellement cette réponse d'un homme vexé fit sourire, et chacun de se dire: « Au lieu de déranger des hommes sérieux, venus des quatre points cardinaux de Paris, les Esprits Guides eussent dû prévenir le médium Michel qu'une impolitesse ne peut servir de mode de conviction.

La Société scientifique d'études psychologiques n'a pas à recommander l'œuvre de Louis Michel qui ne se trouve plus en librairie.

La lettre du capitaine Renucci prouve sa fidélité à l'exégèse philosophico-religieuse de l'extatique Michel; il fait un exposé clair et succinct de cette exégèse, dans son vol: *Projet d'une constitution politico-sociale humanitaire*, déposé à notre librairie; son prix est de 3 fr. 85, et nous le recommandons aux studieux et aux penseurs.

NÉCROLOGIE

M. Eugène Schopin, qui vient de mourir, était le fils aîné de Henry Frédéric Schopin, peintre d'histoire; engagé aux spahis, à 18 ans, sous les ordres du général Yousouf auquel il était très attaché, il passa ensuite aux hussards, et aux chasseurs pour faire la campagne d'Italie, en outre de ses cinq années en Afrique.

Officier démissionnaire, il reprit néanmoins du service lors de la guerre de 1870. Marié et père de deux enfants, il se retira après la guerre à Montigny-sur-Loing où il fonda une faïencerie d'art qu'il a vendue en 1885.

Il aimait l'Algérie; son rêve était d'y revenir avec sa famille, ce qu'il fit alors; il en aimait le ciel étoilé, si profond, ce ciel lui ayant donné les premières idées d'autres existences après celle-ci; bon et dévoué, aimé de tous ceux qui l'ont connu, aux indifférents et aux malheureux désespérés de la vie, il parlait de spiritisme et relevait leur énergie, avec entrain et gaieté, tout en ne causant que de choses sérieuses. Ce doit être un Esprit heureux, sa très honorée dame et ses enfants en sont persuadés.

M. Raoul Bellini, fils d'une mère dévouée et amie de la cause, est décédé le 22 décembre 1893.

Mme Voe Meunier, née Emma Puvis, s'est désincarnée le 4 octobre 1893, elle fut spirite convaincue. Son frère recommande cet esprit aux bonnes pensées de ses F. E. S.

SPIRITISME

Tiré de la *Tribune de Genève*.

Tout le monde ne partage pas notre incrédulité incurable à l'égard du spiritisme, ni celle de notre collaborateur *Incognito*, lisez plutôt la lettre suivante que nous avons reçue d'un correspondant qui du reste n'est point anonyme :

Genève, le 12 juillet 1893.

Monsieur le Rédacteur,

La conférence spirite donnée dimanche dernier dans la salle de l'Institut par M. l'ingénieur Truchot et le compte rendu qui en a été fait dans votre estimable du 11 courant sous le pseudonyme *Incognito*, me suggèrent quelques réflexions que je vous serais très reconnaissant de vouloir bien insérer dans vos colonnes.

Il est très regrettable pour la cause spiritualiste que cette conférence n'ait pas rempli le but que s'était proposé le très honorable conférencier, savoir la propagation de cette belle doctrine par l'expérimentation.

A quelle cause doit-on attribuer l'échec de cette séance dont le médium-conférencier a été la première victime ? Je crois pouvoir en donner l'explication.

S'il est vrai que l'ingénieur Truchot n'expérimente que depuis quelques mois seulement, c'est à son inexpérience des lois qui régissent le phénomène que l'on doit attribuer le fiasco apparent de sa conférence, car il en est de ce phénomène comme de tous ceux de la nature ; ce n'est qu'avec le temps, l'étude et l'expérience que l'on arrive à se rendre compte des conditions dans lesquelles il se produit le plus volontiers.

Il est évident pour moi que si le très aimable conférencier avait beaucoup étudié les ouvrages qui font autorité sur ces questions de psychologie transcendante, il aurait appris que les manifestations en général ne se produisent pas à volonté, et très rarement en séance publique ; que les causes qui influent sur la production du phénomène spirite sont multiples et aussi subtiles que le phénomène lui-même ; que l'incrédulité et le scepticisme de certains assistants, par exemple, empêchent la séance ou provoquent la divagation dans les communications ; que la médiumnité est une faculté extrêmement variable et que nul ne peut se vanter de provoquer une manifestation intelligente à jour et heure fixes ; et cela se conçoit aisément puisque l'on a affaire à des individualités indépendantes qui ne se manifestent que si elles le veulent bien ou si elles en ont la permission du Grand Maître comme l'appellent certaines d'entre elles.

Voilà, selon moi, ce qui explique la banalité des réponses de la plupart des intelligences qui étaient censées se manifester par la plume du médium-conférencier.

Veuillez agréer, etc.

La Tribune de Genève : G...

DIEU ET L'HOMME

Voir le numéro de Décembre 1893.

Car les corps et les êtres divisés en classes forment des agglomérations organisées dans des conditions telles, qu'elles constituent une harmonie parfaite.

Or, une perfection est nécessaire, éternelle et subsiste par elle-même; par conséquent elle n'est susceptible d'aucune addition, d'aucune modification, sans quoi ce ne serait plus une perfection.

« Mais *Dieu* est éternel et immuable dans tout ce qu'il est, donc il ne change jamais ses résolutions (Bossuet) et il serait dangereux d'alléguer que Dieu agit à l'égard des hommes, par des décrets arbitraires, et ce, en vertu de son pouvoir absolu de créateur. »

J'ai continué mon œuvre, en précisant les conditions de l'harmonie générale dans la nature déterminée par un vaste système de compensations; j'ai défini ensuite le caractère des destinations résultant des fonctions, et les attributs de l'Être suprême.

SECONDE PARTIE

Après un court prolégomène, j'ai commencé ainsi la seconde partie de ce volume :

L'origine de l'humanité est enveloppée d'un profond mystère qui est resté impénétrable jusqu'à ce jour.

L'on a bien des données sur l'homme primitif ; il a été lancé au hasard sur lui, sans démonstration à l'appui, quelques mots qui nous donnent des aperçus incomplets qui, sans fixer nos convictions et notre jugement, nous entraînent dans une série de conjectures et d'alternatives diverses de nature à troubler l'esprit au lieu de l'éclairer. Quoi qu'il en soit, comme le dit Pascal, l'homme est à lui-même le plus prodigieux objet de la nature, c'est le plus puissant de tous les individus qui composent le monde organique.

Cette supériorité incontestable, qui résulte de ses qualités exceptionnelles, de la perfection de son organisme, et de la sensibilité excessive de ses facultés sensitives dont l'action soumise aux agents extérieurs semble ne jamais devoir rencontrer ni limites ni obstacles, permet-elle de le placer en dehors ou plutôt au-dessus de ce qui est visible, tangible ou pondérable de manière à faire de lui un ordre à part, indépendant du genre dans lequel il est compris?

De plus, peut-on le considérer comme ayant une seule origine, ou faut-il admettre qu'il en a deux ou un plus grand nombre?

Enfin, où et dans quelles conditions a-t-il fait son apparition sur la terre, quelle est sa manière d'être au point de vue de l'économie sociale et politique, quelles sont ses attributions, quelle est sa destination, quels sont ses droits et ses devoirs?

Voilà en substance les diverses questions que nous traitons; c'est là un sujet d'un très grand intérêt qui a toujours attiré l'attention.

Et dans une longue dissertation comprenant 200 pages in-8°, j'ai précisé d'une manière irréfutable, à l'aide de documents historiques, philosophiques et scientifiques, les contrées où l'homme a fait sa première apparition, et la date chronologique de la formation du monde organique, dont j'ai fait la classification.

Dans un chapitre spécial, j'ai fait la théorie de l'âme, en indiquant les influences qui déterminent au bien ou au mal.

Puis je me suis occupé des questions qui touchent à la liberté, à l'égalité à la civilisation, au libre arbitre et à la prédestination.

Enfin j'ai indiqué les similitudes ou affinités qui existent entre l'homme et son principe, en précisant la nature et la modalité des rapports qui peuvent exister entre eux.

Voilà ce que renferme en substance cet ouvrage. en vente à Paris chez Flammarion, à la *Nouvelle Revue*, et chez les autres principaux libraires. Prix 5 fr.

Auguste RAIMON.

AMOUR IMMORTEL

Ce roman philosophique est basé sur la pluralité des mondes, l'éternité de l'âme, ses réincarnations successives sur la terre et ses rapports avec les incarnés après la mort du corps dont elle s'était servie pour se manifester; M. le duc de Pomar (un fervent chrétien) a voulu, ce semble, introniser nos croyances dans le milieu aristocratique où se passe son existence. Nous le savons tous, sa mère, la très distinguée duchesse de Pomar, est l'un des serviteurs les plus intelligents de la cause qui nous est chère.

Dans sa préface, l'auteur recherche, chez toutes les religions antiques, quelle fut la base des croyances ésotériques et exotériques des peuples civilisés; partout il trouve la réincarnation, comme système philosophique et religieux pouvant résoudre ce problème tant étudié du que suis-je? d'où suis-je venu? où vais-je?

L'auteur a supposé au premier plan de *Amour Immortel*, un homme qui est intelligent, riche, idéaliste, un chercheur de vérités qui soupire après un bonheur vainement cherché sur la terre; son épouse bien-aimée meurt en lui donnant un fils et il se sent vaincu, presque anéanti par le mystère de la vie.

Dans le deuxième plan, l'esprit de son épouse lui apparaît lorsqu'il est prêt à enchaîner son existence de veuf à une superbe et belle coquette; elle lui apprend que tous deux, lui le vivant, elle la désincarnée, naquirent à la même époque; que pour retrouver toute la série des actes accomplis dans leurs existences précédentes,

elle n'avait eu qu'à se transporter dans la région étoilée où voyageaient les rayons, lumineux partis de la terre il y avait 2.470 ans, à raison de 75.000 lieues par seconde, emportant dans leur rayonnement l'histoire, ou toutes les images qui représentent les existences de nos deux héros; l'esprit n'eut alors qu'à précéder ces rayons lumineux, à revenir vers la terre, pour recueillir les images indélébiles incrustées dans la lumière et retrouver toutes les phases de leur passé depuis 2.470 ans. Ces existences Conchita les rappelle à son époux, M. de Bellechasse : En 645 avant le Christ près de Bénarès; à Jérusalem, Béthanie et Tibériade au château de Magdala, au temps du Christ; dans le Tyrol aux premiers siècles de notre ère; à Grenade, sous Mohammed le roi maure; à Paris et à Blois sous Henri II; à Madrid, sous Philippe II; à la Havane et en France à l'époque actuelle.

Cet in-8, de 580 pages, plein intérêt est vécu et très documenté; il fait honneur au duc de Pomar. Tous ceux qui s'intéressent aux choses de l'au-delà le voudront lire et commenter, car il est plein de judicieux aperçus philosophiques (1).

L'OUVERTURE DES SCEAUX (2)

Lady Caithness, duchesse de Pomar, a bien voulu nous adresser sa nouvelle œuvre ésotérique, pleine de science et d'aperçus ingénieux et profond : *L'Ouverture des sceaux*, ce dont nous la remercions vivement.

Il ne faut pas analyser ce livre de philosophie sérieuse, mais lire avec attention, en méditant; aussi laissons-nous la parole à l'auteur, en reproduisant mot à mot l'avant-propos de *L'Ouverture des sceaux*.

« Nous espérons que la *philosophie de l'expression parfaite* aura préparé la voie pour ces manifestations encore plus élevées de *l'Esprit de Vérité* qui est aujourd'hui sur la terre. Il vient rappeler à la mémoire des hommes toutes les choses qui ont été dites par Jésus et par les prophètes à son sujet, en sorte que tout devient clair même pour les intelligences les plus simples. Car le moment de l'ouverture des sceaux, avec lesquels il avait été ordonné à *Daniel* de sceller le livre jusqu'au temps de la fin, est maintenant venu, et le mystère de Dieu et de toutes les choses qui avaient été tenues secrètes depuis le commencement du monde se révèle graduellement sur la terre.

« Pour ceux qui sont capables et désireux de recevoir ces nouvelles vérités, elles seront comme une échelle qui va de la terre au ciel et fournit un moyen de monter et de descendre; car le Seigneur de qui elles procèdent, se trouve en haut, et les anges de Dieu, ou les pensées de l'Esprit infini, descendent dans l'intellect humain par ce moyen et peuvent remonter à leur source.

« Chaque ange, sur l'échelle, chaque pensée qui est vraie descend de cette source jusque dans l'intelligence des mortels. Il est écrit que l'homme « reçoit souvent des anges sans le savoir » mais lorsque ses yeux seront ouverts et qu'il aura obtenu la connaissance de la vérité, il devra accomplir consciemment l'œuvre par laquelle cette vérité se manifeste sur le plan extérieur.

« Il est écrit que Dieu créa l'homme à son image, mais le corps extérieur n'est pas « l'image de Dieu » Le corps cependant se renouvelle constamment, par l'influence

(1) 3 fr. 50, port payé.

(2) 3 fr. 50 port payé, in-12 de 320 pages.

de l'intérieur, et il devient de plus en plus beau et harmonieux à mesure que l'état de conscience qui est incarné en lui se rapproche de la vérité de l'Être.

« A mesure que l'intelligence s'élève à des points de vue plus élevés, en gravissant les degrés de l'échelle sur laquelle les anges de Dieu montent et descendent, l'Esprit de vérité conduit les enfants des hommes pas à pas, toujours plus haut, jusqu'à ce qu'à la fin le mortel soit dans l'immortel. » Matières traitées dans ce volume :

La bible est un livre strictement mathématique. — Les six jours de la création. — Le septième jour ou le sabbat du repos. — La loi d'Abombrement. — Le premier chapitre de la gènesé élohistique. — Le deuxième chapitre de la gènesé jehovistique. — La matière et l'esprit. — L'évolution et la cause de l'involution. — Les deux créations, spirituelle et matérielle. — L'arbre de la connaissance du bien et du mal. — Le moi supérieur. — Nos progéniteurs spirituels. — Le jardin d'Eden et le péché d'Adam. — Le témoignage des livres sacrés. — Significations mystiques du jardin d'Eden. — La loi de pureté dans la procréation. — La naissance du Christ. — Prophéties de l'ancien testament concernant le Christ. — L'homme parfait du septième jour, le fils de Dieu. — La voie, la vérité et la vie. Notre exemple. — Maintenant. — Résumé. — Appendice. — Les gnostiques.

M. A. E. Badaire a édité *La joie de mourir, Consolations à tous ceux qui pleurent un être aimé*, avec une préface de Victorien Sardou. C'est un livre nettement pensé qui aidera à vulgariser notre philosophie. 72 pages in-jésus, 1 fr.

M. Florencio Pol, de Madrid, a édité, en espagnol, une brochure intitulée : *Evidencia de la reencarnation*, brochure de 0 fr. 25, toquée et sensée.

Le Groupe : *Santa Theresa de Jesus*, de Bahia, Brésil, nous envoie une étude psychologique, *O spiritismo no estado da Bahia*; c'est un recueil fort intéressant de communications.

L'Union tipografico-editrice Torinese, dont le regretté M. Dalmaso notre F. fut le zélé et intelligent administrateur, nous adresse la 2^e édition du *livre des Esprits* en italien, traduction de l'éminent professeur Nicefoo Filalet (notre vieil ami Scarpa, judicieux philosophe). Merci aux éditeurs; puissent-ils arriver, comme en France, à la 37^e édition.

M. LÉON DENIS a donné 3 conférences publiques à Lyon, les 12, 16 et 19 octobre dernier; comme à Bordeaux et à Toulouse, il n'a pu obtenir les salles officielles et a dû se contenter d'une salle des fêtes, au chemin de fer.

Toujours nombreuse assistance et dans ce public quelques édiles, des magistrats, plusieurs prêtres, tous les spirites lyonnais.

Dans la première conférence, très applaudie, l'orateur a traité *des croyances et des négations de notre époque*.

Il a parlé du *spiritisme devant la science*, avec succès, dans la conférence du 16. Le 19, il a traité du *spiritisme devant la raison*.

L'auditoire attentif a suivi l'argumentation de l'orateur avec le plus vif intérêt; il a souligné par ses applaudissements sa satisfaction de l'entendre disserter avec talent et clarté.

La Irradiación, revue d'études psychologiques, à Madrid, Jacometrezo 59, principal a édité un almanach en langue espagnole pour 1894, de 228 pages : 1 fr. 50.

Il contient les portraits et biographies de la célèbre Eusapia Palladino, et de MM. : le Dr Garcia Lopez ; Gonzalès Soriano ; Dr Calleja ; Palasi ; Aksakof ; P.-G. Leymarie ; Dr Gibier ; Chiaia y Raulin.

Des articles intéressants et variés de MM. : Dr Ottero Acevedo ; Dr Huelbes Temprado Alvarez Mendoza ; Senorita Estopa ; Mascarell ; Flammarion ; Rosal ; Navaro Murillo ; Pol ; Fauvety ; Riquelme Flores ; Gorria ; Dr Sanz Benito y Montes ; précieuses poésies de la Senorita Estopa, de MM. : Jiménez Priego ; Suárez y Guardiola Molina.

Il y a un notable recueil de dates chronologiques et dans cette nomenclature, figurent la majeure partie des sociétés d'études psychiques qui existent sur la terre.

Le mois prochain nous parlerons du nouveau vol. de M. A.-H. Simonin : *Dialogues entre de grands esprits et un vivant*, 3 fr. 50.

LE PROFESSEUR LOMBROSO ET LE SPIRITISME

Plaquette de 47 pages in-8 publié par le journal *Le Reformador* de Rio-Janeiro, Brazil sans nom d'auteur.

Bien que cette brochure ne soit pas signée, elle renferme une critique sérieuse et logique des théories émises par le mécaniste et matérialiste savant Lombroso, qui, dernièrement, a porté, lui aussi, son opinion sur les phénomènes appelés spirites, hypnotiques et médianimiques. Nous sommes personnellement presque toujours de l'avis de l'auteur de cette brochure, mais il ne faudrait cependant pas, être aussi exclusif que le sont les Lombroso et Cie. Les phénomènes d'ordre spiritique ou hypnotique ont, à notre sens, différents facteurs, et nous les indiquerons un jour, lorsque nous pourrons publier nos propres idées sur ces divers phénomènes. Mais en attendant, nous tenons à déclarer que nous nous trouvons bien plus souvent d'accord avec les doctrines spirites qu'avec celles si prétentieuses des savants modernes, qui n'expliquent rien, tout en voulant tout expliquer. Pour expliquer scientifiquement le phénomène spirite, il faudrait que le savant moderne rejetât entièrement tout ce qu'il sait : peut-il y consentir ? Il est difficile d'adorer à nouveau ce qu'on a brûlé et combattu autrefois !

M. Bonnefoi Masseuret médium guérisseur. reçoit, rue de la Jonquières, 15, de 1 heure à 5 heures, tous les jours.

Un médium à incarnations remarquable, Mlle Résillot, élève de Tissot, est un excellent professeur de piano, 30, rue Hamelin à Paris.

Le Gérant : H. JOLY.